IMAGES

UNE CARESSE ROYALE

S.M. la Reine a daigné visiter l'hôpital Sednaoui au cours de la semaine dernière. Sa Majesté qui était accompagnée de Mme Cattaoui pacha fut reçue par le ministre de l'Hygiène, Mme Hussein Sirry pacha et d'autres personnalités. Voici la reine caressant une fillette qui vint au-devant d'elle.

No. 609 — LE CAIRE EGYPTE 12 MAI 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills
20 mils en Palestine

AIDEZ LE COMITE INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE

Le fléau de la guerre se propage et dévaste de nouveaux pays.

Des centaines de mille soldats sont tués ou blessés, des millions sont prisonniers et vivent, loin de leurs, dans des camps enclos de fils de fer barbelés.

Les populations sont bombardées, évacuées, internées, rationnées à l'extrême.

Des millions de familles sont disloquées et vivent dans l'angoisse.

Entre les prisonniers et leurs familles, entre les parents séparés par les hostilités, un trait d'union subsiste : le Comité International de la Croix-Rouge et l'Agence Centrale des Prisonniers de Guerre, créée par lui.

A Genève affluent les listes de prisonniers communiquées par les belligérants, les correspondances et paquets destinés aux camps d'internement, les demandes de recherches et les messages familiaux des civils séparés de leurs parents.

De Genève partent chaque jour 15 à 20.000 communications, dont plusieurs milliers rétablissant le contact entre des membres séparés d'une même famille. Ces communications se font grâce aux 60 fichiers de l'Agence Centrale, qui contiennent plus de 5 millions de noms et s'augmentent d'environ 50.000 fiches quotidiennement.

Cette Agence Centrale, organisée à Genève dès septembre 1939, a vu son travail prendre une formidable extension. Elle a dû porter le nombre de ses collaborateurs à 3.500, dont 600 modestement rétribués. Ces 3.500 personnes consacrent tout ou partie de leur temps et de leurs forces à l'œuvre en faveur des victimes de la guerre, de toutes nationalités.

Dans divers pays d'Europe et d'outre-mer, une vingtaine de délégués du Comité International défendent les intérêts des prisonniers et des internés, et s'efforcent d'obtenir une application loyale de la Convention de Genève.

D'autre part, les difficultés de correspondance postale ont nécessité une extension considérable des communications télégraphiques et, par là aussi, des dépenses.

L'argent, nerf de la guerre, est également nécessaire au maintien de l'œuvre magnifique qui atténue les cruautés de la guerre. Il faut donner au Comité International de la Croix-Rouge la possibilité de poursuivre sa tâche jusqu'à ce que se lève enfin l'aube de la paix.

Un appel, adressé au peuple suisse par le C.I.C.R., a provoqué de généreuses donations. En Egypte, où la Délégation pour le Proche-Orient voit son activité se multiplier, des dons spontanés ont permis, jusqu'ici, d'équilibrer un budget resté modeste grâce au concours bénévole de fidèles collaboratrices et collaborateurs.

Un appel pressant est adressé à tous ceux qui comprennent la beauté de l'activité humanitaire du Comité International de la Croix-Rouge.

Prière d'envoyer les dons au :
Comité International de la Croix-Rouge,
Palais du Conseil Général
Genève.
ou au
Dr G. Vaucher,
Délégué Honoraire pour le Proche-Orient du C.I.C.R.
16, Avenue Reine Nazli
Le Caire.



GLANE DANS LA PRESSE



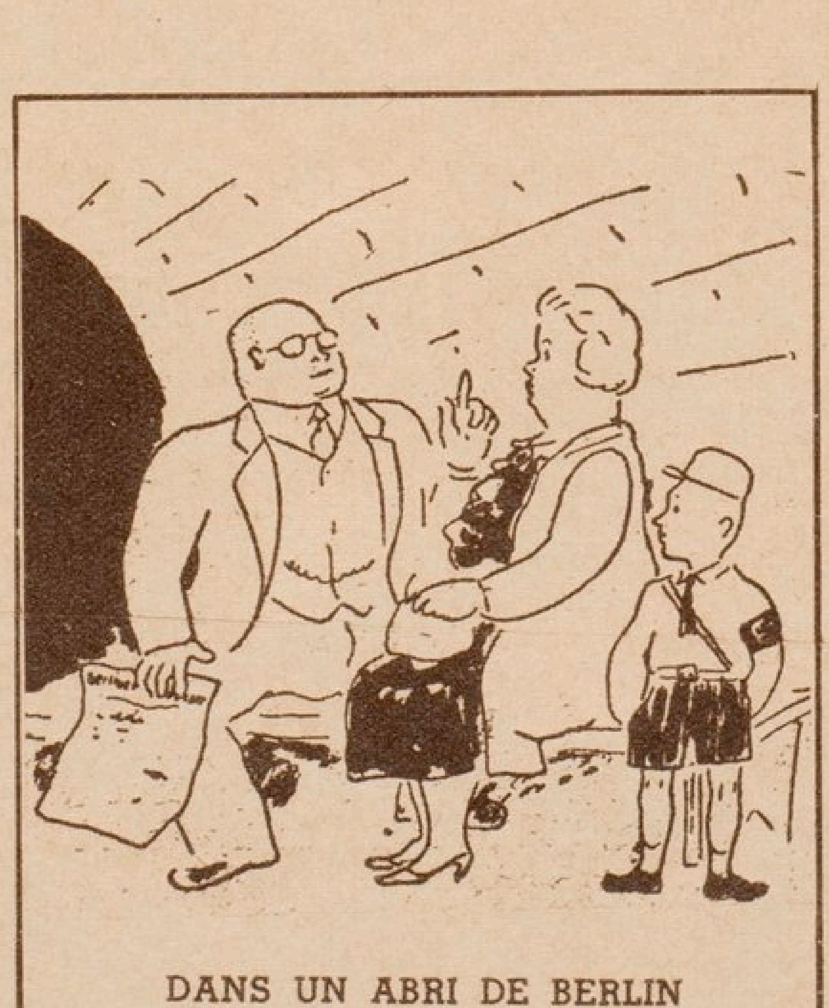
Hitler. — Ce serpent (Tobrouk) me gêne beaucoup...
Mussolini. — Ne t'ai-je pas dit que la promenade au désert est dangereuse ?...
(Al Itnein)

Hitler. — Regardez, Benito, voici un gibier plus facile...
(Washington Post)





— C'est une lettre de mon mari. Il est censeur !
(Natal Daily News)



DANS UN ABRI DE BERLIN
— Papa, je croyais que les avions britanniques ne pouvaient pas atteindre Berlin.
— Tais-toi, imbécile, c'était un autre mensonge de la propagande anglaise.
(France)



L'ENIGME RUSSE
Staline tient la bonne carte.
(Milwaukee Journal)

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Dix points de Churchill

Les étapes de cette guerre sont et seront les discours de Churchill. Ils sont, chaque fois, un résumé de la situation et une indication de ce que peut être l'avenir, dans la mesure du possible. Mais ce dernier discours, un peu trop long, prend plus de relief à être ramené à ses dix points essentiels.

1°) Le gouvernement et la diplomatie britanniques étaient au courant de ce que tramaient les Allemands contre les Balkans, connaissaient le nombre de divisions que Hitler y concentrait.

2°) Même avec les éléments actuels de la question, sachant ce qui va advenir, le gouvernement britannique recommencerait l'envoi d'un corps expéditionnaire britannique en Grèce.

3°) En ajoutant de nouveaux pays à ceux qui sont déjà occupés par les nazis, en étendant leur front de l'océan Arctique à la mer Egée et de l'Atlantique à la mer Noire, cela ne peut donner plus de force à l'armée allemande.

4°) On ne peut comparer la conquête hitlérienne à la conquête napoléonienne, car les armées françaises apportaient avec elle le vent de la libération, tandis que les armées du Führer apportent avec elle l'esclavage, l'espionnage, la corruption, le pillage.

5°) L'île britannique, ayant réuni autour d'elle toutes les nations de l'Empire, appuyée par les Etats-Unis, est au service de la liberté et exécutera sa haute mission.

6°) La production britannique des tanks s'accroît et avant la fin de l'année sera doublée.

7°) L'Angleterre, réalisant que la perte de l'Egypte, du canal de Suez, des positions en Méditerranée serait un coup très dur, est prête à les défendre avec toutes les ressources de l'Empire.

8°) Wavell a, sous ses ordres, un demi-million d'hommes ; une concentration puissante de troupes et de matériel en Afrique du Nord est devenue possible.

9°) En Irak, de fortes troupes britanniques ont été débarquées et arriveront à débarrasser le pays de la dictature de Rachid Aly, même si les Allemands arrivent à son secours, pour que la lutte doive être longue et dure.

10°) Que la tempête gronde, qu'elle fasse rage, l'Empire britannique la traversera victorieusement.

* * *

Pour nous, en Orient, l'essentiel de ces dix points est un démenti catégorique à ceux qui voulaient faire croire que l'Empire britannique était prêt à évacuer l'Egypte, à capituler dans le Moyen-Orient, à renoncer à sa maîtrise de la Méditerranée.

Au contraire, l'Empire concentre des forces redoutables en Egypte, prêt à se battre avec détermination... et avec succès ; c'est Churchill qui le dit. Or, Churchill n'est pas prodigue de mots ; et quand il exprime sa confiance dans l'issue d'une campagne, elle est en général fondée. Il y aura encore des batailles, longues et dures, en Orient, à nos frontières, mais le général Wavell est prêt, Churchill a confiance.

Hors de l'ombre

Une date dans l'histoire du bolchevisme et de cette guerre : Staline prend publiquement la responsabilité de sa politique et sort de l'ombre du Kremlin. Il proclame ainsi que, pour les Soviets, vient de sonner une des heures les plus critiques de son existence, aussi critique que celle de la Révolution d'octobre 1917.

C'est que le bolchevisme, né d'une guerre et d'une défaite russe par l'Allemagne, pourrait mourir de cette guerre et d'une trop grande victoire de l'Allemagne. Le pacte germano-russe d'août 1939 n'a en rien atténué le conflit idéologique qui oppose le nazisme au communisme. Tôt ou tard, si Hitler est victorieux, le choc se produira, car Hitler pris dans l'engrenage des conquêtes ne pourra tolérer des Etats baltes soumis à Moscou une riche Ukraine, aussi insaisissable que proche. Et sa guerre pourrait, peut-être, éclater, avant même le règlement final des comptes entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Les Soviets doivent être prêts et Staline, rompant avec la tradition, sort de sa retraite et prend la direction apparente de la politique russe.

On dira que rien n'est changé puisque Litvinoff et Molotov ne faisaient qu'exécuter ses ordres, qu'appliquer sa politique. Oui, mais cette affirmation n'est pas absolue, car Litvinoff autant que Molotov avaient une certaine marge dans leur liberté d'action, leur manière de comprendre et de réaliser les directives du « patron ». Par ailleurs, le système de Staline dirigeant des coulisses lui permettait de remplacer l'un par l'autre les responsables apparents de sa politique, quand elle échouait.

Maintenant, en assumant la présidence du gouvernement, il engage sa propre personne, assume officiellement des responsabilités dont il ne pourra pas se décharger sur un bouc émissaire, en cas d'échec. Pour le faire, on doit croire que Staline a pris, cette fois-ci, des décisions qu'il croit être définitives et qui sont de la plus grande importance. Autrement son nouveau geste ne signifierait plus rien et Staline ne nous a pas habitués aux parades inutiles.

La loyauté arabe

Le dictateur de l'Irak, Rachid Aly Gaylani, s'est lancé dans sa folle aventure, en spéculant sur une aide du monde arabe et une aide rapide de l'Allemagne, évidemment pas de l'Italie réduite à l'impuissance. Sur ses seules forces, il ne pouvait sérieusement compter, car il n'a, avec lui, qu'une partie de l'armée et cent vingt avions d'un vieux modèle.

L'aide du monde arabe vient de manquer à Rachid Aly, et d'une manière retentissante.

Tous les appels enflammés de la radio et les tracts signés de l'ancien Grand Mufti n'ont pas ému la Palestine voisine, le plus grand calme y règne. Bien plus, un mouvement de recrues pour la bataille contre Rachid Aly est acclamé par la population.

En Arabie séoudite, le souverain a publiquement condamné la révolte irakienne ; et s'il intervient, ce ne sera certes pas en faveur de Rachid Aly.

L'Egypte a envoyé un message de modération, un conseil de bon sens et de bonne entente.

Partout ailleurs, dans les pays musulmans, un vif sentiment de réprobation, car l'Arabe a le respect de la parole donnée ; l'engagement est pour lui sacré. Or, l'Irak, librement, a signé un engagement d'honneur avec la Grande-Bretagne et il le viole, ou, du moins, un gouvernement de révoltés s'amuse tragiquement à le violer.

Les Arabes chevaleresques n'aiment pas la trahison, la vilenie, le geste inélégant. En ouvrant sans préavis le feu sur le parc de Habbanieh où les femmes et les enfants britanniques étaient groupés, Rachid Aly a commis ce geste de vilenie que tout Arabe digne de ce nom, tout Irakien de race pure condamne avec indignation. C'est tout le renom légendaire de la loyauté arabe que Rachid Aly veut compromettre et les peuples arabes refusent de s'y associer.

Au dictateur reste l'aide allemande, l'aide des maîtres qui l'ont payé et engagé dans cette affaire qui ne serait que grotesque, si du sang n'avait pas été répandu. Mais cette aide s'est limitée pour le moment à des appels de radio, à une assistance verbale de speakers sans qualité pour parler au nom des Arabes. Il est cependant possible, comme Churchill l'a admis, qu'une aide allemande quelconque finisse pas arriver, mais il sera trop tard pour une victoire de Rachid Aly ; elle ne pourrait que retarder sa chute de quelques jours.

Rachid Aly n'avait pas compris qu'une aide sérieuse de l'Axe ne pouvait lui venir que par la Turquie ou la Syrie, les deux possibles voies de communication.

Mais pour les emprunter, l'Allemagne s'expose à des complications que ne justifie pas le profit qu'elle retirerait d'une aide aux révoltés de l'Irak.

Entrer en guerre contre la Turquie n'est pas une petite affaire ; tenter un débarquement en Syrie, par les airs ou par mer, est une affaire plus grande encore que forcer un passage à travers la Turquie, les armes à la main ; Rachid Aly n'en vaut pas la peine.

Reste l'envoi de quelques avions, mais leur contribution ne peut contre-balancer l'arrivée continuelle à Basrah de renforts britanniques.

LE FILM EGYPTIEN

Des interpellations des plus délicates étaient à l'ordre du jour du Sénat et de la Chambre, d'ordre constitutionnel et d'ordre personnel. On prévoyait des débats orageux ; il n'y en eut pas et les interpellations furent ajournées à quatre semaines... et d'ici quatre semaines, baucoup d'eau aura coulé sous le pont de Kasr-el-Nil.

Elle est fort heureuse, cette disposition de notre régime parlementaire, qui permet d'ajourner à un mois les interpellations. Ainsi, l'interpellation qui n'est qu'un geste de mauvaise humeur ou de colère perd de sa virulence et, au moment de la discussion, les esprits sont calmés et le conflit se règle à l'amiable.

Seule l'interpellation de bon sens, fondée sur des arguments sérieux, longuement réfléchie, survit à ce renvoi de quatre semaines et produit un résultat sérieux.

* * *

Négocie-t-on, oui ou non, la formation d'un cabinet d'union nationale? Le public se le demande fort curieusement.

Nous pouvons lui dire que le mot « négocier » pris dans son sens officiel ne répond pas à la réalité. Mais on « cause » et la nuance est d'importance, en politique. En « causant », on n'est lié par aucun délai ; on ne se heurte pas de front, on ne rompt pas, on ne dresse pas d'une manière tranchante les opinions les unes contre les autres, en exigeant de suite un oui ou un non. Mais on sonde, on évolue diplomatiquement, on laisse passer la mauvaise humeur pour répondre en un meilleur moment, on ne brise jamais ce contact.

C'est pourquoi on peut dire qu'en ce moment on ne négocie pas, mais on « cause » dans les coulisses, les entretiens privés, les déjeuners cordiaux, sans désespérer de finir par trouver la formule d'union nationale, si en ce moment on ne l'entrevoit pas encore nettement.

* * *

Au sujet de la situation à la frontière, ces déclarations de Hassan Sadek pacha, ministre de la Défense Nationale, se dispensent de tout commentaire.

— Est-ce que le ministère est au courant de tout ce qui se passe à la frontière ?

— *Le contact est continu, dit le ministre, entre nous et l'état-major britannique, afin que nous sachions, au fur et à mesure, ce qui se passe, que nous ne soyons pas pris au dépourvu. Des réunions régulières ont lieu, pour les échanges de points de vue et la communication de toutes les informations sur ce qui se passe au cours des opérations militaires. Ces réunions ont presque lieu jour après jour et y assistent le commandant en chef et les officiers supérieurs britanniques.*

— La situation est-elle rassurante ?

— *Les défenses artificielles et naturelles de l'Egypte sont prohibitives. Du côté du Nord, la flotte de notre alliée monte une garde infranchissable ; du côté du Sud, rien à craindre, surtout après les victoires britanniques en Ethiopie ; du côté de l'Est, la Palestine et le désert oriental ne sont pas aisés à franchir ; du côté de l'Ouest, en dehors des forces et des défenses militaires, le caractère difficilement pénétrable du désert, qui est une sorte de mer de sable pour l'Egypte, est une excellente barrière. L'agresseur est éloigné de 1.500 km. de ses bases, sans trouver sur son chemin l'eau et le ravitaillement nécessaires, avec des communications fréquemment interceptées par la flotte et l'aviation britanniques.*

* * *

Un portefeuille ministériel pourrait devenir vacant. Avis aux amateurs...

Aly Ibrahim pacha, ministre de l'Hygiène Publique, est tout disposé de devenir recteur de l'Université.

Abattus la nuit

Le lecteur pressé, habitué aux hécatombes que les chasseurs britanniques font des bombardiers ennemis, dirait : 22 de plus, 22 de moins et passerait à une autre nouvelle. Seulement, le mot « de nuit » devrait retenir son attention, car il signifie que l'Angleterre est en train d'enlever à l'Allemagne une de ses armes les plus puissantes : le bombardement de nuit.

On sait, d'une manière générale, que, la nuit, les chasseurs sont désarmés et que la D.C.A. seule entre en action, sans arriver souvent à abattre le bombardier ennemi. C'est pourquoi Gœring, devant l'insuccès de ses attaques de jour sur l'Angleterre et les pertes cruelles qu'elles lui coûtaient, préférait lancer ses rapaces en des attaques de nuit, bombardant à tort et à travers, causant des dégâts, mais pas aux objectifs militaires, comme en plein jour.

Avec son flegme, Churchill fit une déclaration, il y a quelques mois, en disant que les savants anglais cherchaient le moyen de « détecter » la nuit la position exacte de l'ennemi et de le frapper à coup sûr.

Berlin fit semblant d'en rire.

Berlin ne doit plus en rire aujourd'hui, car les 22 avions allemands abattus de nuit signifient que Winston avait dit juste et que le dispositif a été trouvé. Il est maintenant des chasseurs de nuit qui peuvent, comme les Spitfire et les Hurricane, mener la vie dure à la Luftwaffe.

Pour un début de saison, Hitler ne doit pas s'en réjouir, car il compte sur cet été qui commence, pour briser la résistance britannique, par de sauvages bombardements. Mais avec la nouvelle riposte britannique, il ne peut plus s'attendre qu'à un résultat aussi désastreux que celui de l'année dernière, quand la proportion des pertes fut de 7 avions allemands contre 3 britanniques, alors que le rythme de la production anglo-américaine est en train de dépasser celui de l'Allemagne.



La flotte américaine égale en puissance la marine anglaise. Ces quelques unités, comprenant des cuirassés, des croiseurs et des contre-torpilleurs, font partie actuellement des patrouilles de l'Atlantique qui aident les convois britanniques à arriver à bon port.

LES PATROUILLES DE LA NEUTRALITE

Patrouilles navales ou convois ?

En Amérique, la discussion est ouverte. Il se peut que d'ici quelque temps les champions des convois — M. Willkie est du nombre — l'emportent. Mais pour le moment, nous n'avons que les patrouilles qui, déjà, suivant une déclaration du colonel Knox, ministre américain de la Marine, sillonnent les sept mers.

La bataille de l'Atlantique est capitale pour la Grande-Bretagne. Elle l'est aussi pour l'Allemagne, car, gagnée par les démocraties, elle constituera, comme ce fut le cas en 1918, l'arrêt de mort du Reich.

Pour les nazis, il s'agit non seulement de couler le matériel de guerre américain, mais aussi d'arrêter le ravitaillement, d'empêcher les matières premières, les métaux, le caoutchouc, d'arriver en Grande-Bretagne.

Le Royaume-Uni ne produit que les 5 % des denrées alimentaires qu'il consomme. Tout le reste doit être importé. C'est pourquoi le Reich prétend avoir établi un contre-blocus qui va depuis les 300 milles des côtes américaines, fixées comme zone neutre par la conférence de La Havane, jusqu'aux ports de la Grande-Bretagne.

Durant la dernière guerre, il fut établi, après maintes recherches, que le système des convois était le plus efficace dans la lutte contre le sous-marin. Des navires voyageant en groupes de vingt, trente ou quarante, escortés de contre-torpilleurs, un sous-marin pouvait couler, à la rigueur, un ou deux. Mais une fois repéré, le submersible était condamné à mort. Des charges sous-marines, d'une rare puissance, en viennent rapidement à bout. Pour le corsaire de surface, il pouvait, tant qu'il ne suivait pas les routes maritimes connues, faire des victimes. Mais la puissance navale britannique finissait fatalement par en venir à bout. Ce fut le cas de l'« Emden », coulé par le cuirassé australien « Sydney » au cours de l'autre guerre. Ce fut le cas, durant cette guerre, du « Graf Spee » et des cuirassés « Scharnhorst » et « Gneisenau » bloqués à Brest, et soumis depuis des semaines à un bombardement intense.

Dans l'actuelle bataille de l'Atlantique, il y a, il est vrai, un nouveau danger : l'avion.

Tous les navires de guerre ont été dotés de puissantes batteries antiaériennes et, d'autre part, les convois pouvant se disperser pendant que les navires qui les escortent lancent des écrans de fumée, la menace aérienne n'est pas aussi dangereuse qu'elle pourrait le paraître à première vue.

* * *

Par conséquent, à quoi sont dues les pertes navales anglaises qui, quoi qu'on en dise — et M. Churchill l'a reconnu lui-même — demeurent sérieuses ?

Les ports britanniques sont nombreux, leur trafic est énorme. Deux mille navires de tous tonnages arrivent ou quittent chaque semaine l'Angleterre. En admettant qu'un cargo sur cent soit coulé, cela donne 20 bateaux de coulés. C'est d'ailleurs là le chiffre moyen des pertes, depuis le début de la guerre.

Bien qu'en apparence infime, pour un pays qui vit pour ainsi dire de la mer, ce chiffre est, néanmoins, relativement élevé. C'est pourquoi l'Amérique a décidé de collaborer avec la Grande-Bretagne, en vue de le réduire dans de notables proportions. Et pour le moment, les Etats-Unis ont adopté les patrouilles de neutralité.

Qu'est-ce qu'une patrouille navale, suivant le système américain ?

Elle consiste en des navires de guerre rapides, en des avions qui surveilleront les mers et rechercheront les corsaires : submersibles ou navires de surface. Ces maraudeurs repérés, la patrouille informera et les navires de guerre alliés et les convois. Les premiers auront pour tâche de les combattre, les seconds de les éviter.

* * *

Tant que l'Amérique ne sera pas en guerre, ou tant qu'elle n'aura pas décidé de convoyer ses navires et ceux de la Grande-Bretagne, les patrouilleurs, s'ils ne sont pas attaqués, n'auront pas le droit de faire usage de leurs canons. Ils seront, en quelque sorte, « les yeux » de la flotte alliée.

Venons-en à la pratique.

N'ayant pas à convoyer les navires marchands, la flotte américaine se répand dans l'Atlantique à la recherche des sous-marins, des bâtiments de guerre et des bombardiers allemands. Elle a le droit, désormais, d'après le dernier discours de M. Roosevelt, d'entrer dans les zones de guerre. Mais elle n'est pas seule. L'aviation navale des Etats-Unis est bien plus importante que l'aviation terrestre. Elle ne compte pas moins de 5.000 appareils, ayant un vaste rayon d'action. Grâce à ce grand rayon d'action, les bombardiers que l'Amérique construit pour la Grande-Bretagne arrivent au Royaume-Uni par leurs propres moyens. Des bases aériennes jalonnent, d'ailleurs, l'Atlantique nord.

Les avions, les destroyers et les croiseurs légers suivront, en dépisteurs, les faits et gestes des « U-boats », des croiseurs et des avions allemands. Il suffira que ceux-ci soient vus pour qu'ils perdent une grande partie de leurs moyens offensifs, car les patrouilleurs américains n'auront pas uniquement pour mission de les signaler, mais aussi de les harceler jusqu'à leur complète destruction.

Il va sans dire que la flotte marchande anglaise continuera à subir des pertes. Nul ne croit que le système des patrouilles sera 100 % efficace, mais il est certain qu'il contribuera à réduire les pertes maritimes britanniques dans de sérieuses proportions.

A l'heure actuelle, en dehors de la protection des convois, la « Home fleet » est obligée de patrouiller elle-même l'océan Atlantique. L'Amérique, en assumant cette tâche, a dégagé de nombreuses unités anglaises, qui pourront, ainsi, être affectées à d'autres missions.

Mais, soulignera-t-on, l'océan Atlantique est vaste, la dispersion des patrouilleurs rendra leur action moins effective...

La route maritime suivie par les convois bien défendus ne dépasse pas 3.000 milles marins. Cela rend son contrôle, sinon aisé, du moins très possible.

L'Allemagne s'est si bien rendue compte de l'importance des « patrouilles de la neutralité » que sa radio fulmine et qu'elle menace de couler tous les navires — fussent-ils américains — qui se trouveront dans les zones du prétendu blocus allemand.

Cela ne prouve-t-il pas que, tout comme en 1917, la bataille de l'Atlantique sera gagnée par les Alliés en 1941 ?...

CE QU'IL FAUT SAVOIR DE LA FLOTTE AMERICAINE

- **La flotte américaine est l'égale de la flotte anglaise, au point de vue tonnage.** Du moins l'était-elle au début de la guerre, car, depuis lors, on tient secrets le nombre et la nature des navires de guerre entrant en service.
- **La flotte américaine possède 15 cuirassés :** l'« Arkansas », le « Texas », le « New-York », le « Nevada », l'« Oklahoma », l'« Arizona », le « Pennsylvania », le « New Mexico », le « Missisipi », l'« Idaho », le « Tennessee », le « California », le « West Virginia », le « Maryland » et le « Colorado ».
- **Sa spécialité, c'est le porte-avions.** Elle en possède déjà six des plus modernes : l'« Enterprise », le « Yorktown », le « Saratoga », le « Lexington », le « Ranger » et le « Wasp ». Plusieurs autres sont en construction.
- **Les croiseurs légers et lourds sont au nombre de 37.**
- **Les Etats-Unis ont plus de destroyers que la Grande-Bretagne et le Japon.** Cela est dû au fait qu'ils en avaient construit un très grand nombre au cours de la dernière guerre, lesquels furent constamment réparés et réarmés, de sorte qu'ils sont en mesure de prendre la mer immédiatement, à la moindre alerte. Cinquante de ces contre-torpilleurs furent cédés à l'Angleterre, il y a quelques mois.
- **En plus de cela, 4 milliards de dollars ont été déjà votés pour la construction d'une flotte dite « des deux Océans »,** et des crédits supplémentaires (qui seront sans doute accordés) ont été demandés par le colonel Knox, ministre de la marine américaine.

L'ART D'ETRE GENERAL

II. - LES GRANDS CHEFS ET LEURS ARMEES DEPUIS WELLINGTON JUSQU'A HAIG ET ALLENBY

Dans ma première conférence, j'ai fait quelques considérations sur la nature et sur les fonctions des généraux : sur les généraux en fonction d'eux-mêmes, si je puis m'exprimer ainsi. Je m'en vais, à présent, considérer le général par rapport à ses troupes. Je commencerai par dire quelques mots au sujet de son état-major, qui est le moyen par lequel il contrôle et dirige son armée. Il est deux règles très simples que chaque général doit s'efforcer de suivre. En premier lieu, ne jamais essayer de faire le travail propre à son état-major. En second lieu, ne jamais laisser son état-major se placer entre lui et ses troupes. La chose qu'un état-major apprécie le plus est qu'on lui donne des instructions claires et définies et qu'on le laisse ensuite s'occuper des détails sans interférence. La chose que les troupes et les commandants subalternes apprécient le plus est qu'un général demeure constamment en contact avec eux et ne se contente pas de tout voir à travers les yeux de son état-major. Un général doit passer le moins de temps possible à son bureau et le plus de temps possible au milieu de ses hommes. C'est là la meilleure formule de commandement.

Les deux généraux sous les ordres desquels j'ai servi durant la dernière guerre, Allenby et Sir Philip Chetwode, étaient des modèles à ce sujet. Je pense que la plupart des généraux britanniques le sont aussi. Il y a, cependant, des exceptions comme Maude, qui prit Bagdad, et qui centralisait entre ses mains le travail de l'état-major aussi bien que celui de commandant, ou Murray, le prédécesseur d'Allenby en Palestine, qui perdit le contact avec ses troupes.

UN SYSTEME ALLEMAND

Ainsi que vous devez le savoir, les Allemands ont, ou avaient, un système particulier d'état-major en vertu duquel l'officier-adjoint au chef du Grand Etat-Major Général d'une formation a, indépendamment de son commandant, un pouvoir considérable en matière de décision. Il arrive même que cette latitude soit laissée à des officiers subalternes. Souvenez-vous de l'histoire de la mission du lieutenant-colonel Hentsch, sur la Marne. Dans la combinaison Hindenburg-Ludendorff, c'était ce dernier qui était l'exécutant en même temps que la tête de l'état-major, tandis que Hindenburg était tout juste un peu plus qu'un figurant. C'est là un système qui ne convient pas à l'armée britannique et qui ne saurait, comme tel, être adopté par elle. Les Russes ont, à l'époque, essayé d'imiter la méthode allemande. Les résultats ont été très mauvais. Durant la dernière guerre, un groupe d'armées russes était commandé par un excellent vieillard qui s'appelait Ivanov à qui l'on avait adjoint, comme chef de son état-major, un officier des plus « scientifiques » répondant au nom d'Alexeiev. Ils furent vite en conflit sur la question de savoir lequel, parmi eux, prendrait le premier connaissance des télégrammes importants venant du Grand Quartier Général. Ils finirent par aboutir à un compromis. Chaque message important était fait en double. Une copie était envoyée au chef de l'état-major, l'autre au général. Très souvent, les deux officiers agissaient indépendamment l'un de l'autre.

En ce qui concerne les rapports d'un général avec ses subordonnés, il importe qu'un chef connaisse parfaitement les caractéristiques des officiers qui composent son état-major. Il doit savoir lequel doit être poussé et lequel doit, au contraire, être retenu ; lequel peut être chargé d'une mission indépendante et lequel, par contre, doit travailler sous sa surveillance directe. Certains officiers ont besoin qu'on leur donne des ordres détaillés et très précis. D'autres se contentent parfaitement d'une indication générale. Il y a beaucoup de généraux qui sont d'excellents chefs tout le temps qu'ils sont contrôlés par un commandement supérieur, mais qui perdent le plus clair de leurs qualités dès qu'on leur confie un commandement indépendant. D'autres constituent de très mauvais subordonnés, mais ils peuvent cependant être laissés à eux-mêmes. Il importe de ne pas se tromper et de ne pas mêler les deux catégories en question. En d'autres termes, un commandant supérieur doit être un bon juge en matière de caractères. Il est intéressant, à ce propos, de noter la façon de procéder de Napoléon et de Wellington vis-à-vis de leurs collaborateurs. A part Davout, Masséna, Marmont et quelques rares autres, Napoléon laissait difficilement ses maréchaux agir en dehors de lui-même. Wellington, de son côté, ne manquait jamais de confier à Graham une mission indépendante, mais il ne laissait pas, par contre, beaucoup de latitude à Craufurd, à Beresford ou à Picton. Craufurd, bien que très habile, était trop entreprenant. Quant aux capacités des autres, elles étaient trop limitées.

« SOLDATS » ET « MES ENFANTS »

Nous en arrivons à présent aux rapports entre un général et ses troupes elles-mêmes. C'est là un sujet vraiment immense et il est difficile de dogmatiser à son propos. La façon de voir de l'officier — de l'officier régimentaire — diffère naturellement de celle des hommes. Des gens de nationalités différentes demandent, par ailleurs, à être traités différemment. « Mes enfants », dit le Français, qui parle de gloire et de mère-patrie. « Soldats », dit l'Anglais dans les rares occasions où il juge nécessaire de s'adresser à ses troupes collectivement. « Camarades », dit le Russe. Le chef allemand de demain s'adressera peut-être à ses troupes en leur disant : « Mes compagnons aryens. » Quelle que soit, en tout cas, la nationalité ou la condition des troupes, le problème de base demeure : Qu'est-ce qui peut induire un homme à risquer bravement sa vie ? Quelle peut être la part du général dans le renforcement d'une telle décision ? Aucun homme ne désire mourir. Qu'est-ce qui peut le pousser à affronter la mort ? Est-ce l'espoir de la gloire, la recherche de citations ? Est-ce la discipline, la tradition, le dévouement à une cause, un pays, un homme ? La gloire, les citations n'attirent, en vérité, que très peu d'hommes de nos jours et elles ne doivent entrer en ligne de compte que dans une mesure assez limitée. Les décorations et les promotions ont une certaine importance, mais elles ne peuvent provoquer de l'ardeur chez les hommes qu'à la condition d'être distribuées avec beaucoup de soin. La croyance dans une cause est un facteur qui compte beaucoup plus, surtout s'il est renforcé par une propagande massive. Il continue à y avoir beaucoup de vrai dans ce passage extrait d'un livre sur la dernière guerre :

> *Un soldat ne fuit pas parce qu'il combat pour une cause injuste, il n'attaque pas parce que la cause qu'il défend est juste. Il fuit parce qu'il est le plus faible, il vainc parce qu'il est le plus fort ou parce que son chef a fait en sorte qu'il se sent le plus fort.*

Le dévouement à un homme a, parfois, exalté les soldats dans le passé. En sera-t-il de nouveau de même dans les pays totalitaires ?

La tradition et la discipline constituent, cependant, le fond de la question lorsqu'il s'agit des Anglais. Le temps me manque pour entamer ici le sujet « discipline ». Je me contenterai seulement de relever qu'avec la diffusion de l'instruction et la nationalisation des armées, la discipline, dans une guerre future, différera considérablement de celle qui a actuellement traditionnellement cours. La discipline a beaucoup changé depuis le moment où je suis entré dans l'armée et elle est continuellement en évolution. Quel que soit, en tout cas, le système en vigueur, c'est au général de prendre les mesures nécessaires afin qu'il soit appliqué équitablement. Un soldat accepte facilement un régime sévère s'il est appliqué justement et raisonnablement. Voici, par exemple, le jugement porté par un simple soldat sur Craufurd au cours de la retraite de Corrunna : « Il a fait fouetter deux hommes, mais il a sauvé la vie de centaines d'autres. » La question de la discipline mise à part, un chef doit se préoccuper

Nous avons publié la semaine dernière la première partie de la magistrale étude du général Sir Archibald Wavell sur « l'art d'être général », où le brillant stratège qu'est le commandant en chef des forces britanniques dans le Moyen-Orient exposait de si lumineuse façon ses idées sur la stratégie du commandement.

Voici une suite de cette intéressante étude :



par le GENERAL SIR ARCHIBALD WAVELL

en premier lieu d'assurer le confort de ses hommes; en d'autres termes, il doit veiller à ce qu'ils aient leurs rations de vivres réglementaires, des vêtements propres et les soins appropriés quand ils sont malades. En second lieu, il doit veiller à leur sécurité personnelle; autrement dit, il doit les envoyer au combat avec le maximum de chances de victoire et de survie. Ce qui équivaut à la formule du beurre et des canons. Il est à noter qu'au cours de la dernière guerre le moral des Russes fut brisé par le manque de canons et celui des Allemands par le manque de beurre.

LE CAPORAL JOHN

Le général qui s'occupe de ses soldats, qui les nourrit bien et leur fait gagner des batailles jouira naturellement de leur confiance. Qu'il possède également leur affection est une autre histoire. Wellington était très méticuleux sur les questions administratives et il n'a jamais perdu une bataille. Mais il n'a jamais été populaire, bien qu'une fois une partie de ses troupes, placée dans une situation difficile par un de ses subordonnés, lui fit une ovation spontanée à son arrivée sur le lieu de la bataille. Kitchener, qui certainement recherchait la popularité, reçut un hommage identique de la part de ses troupes sur le champ de bataille d'Atbara. Marlborough, aussi pointilleux au point de vue administratif que Wellington et Kitchener et aussi heureux qu'eux, était incontestablement beaucoup plus populaire et était connu de ses hommes sous le surnom affectueux de Caporal John. Il fut, lui aussi, ovationné avec enthousiasme par ses soldats sur le champ de bataille de Ramillies. Au cours de la guerre sud-africaine, Sir Redvers Buller, en dépit de la série de défaites qu'il subit, ne perdit jamais la confiance de ses armées. L'un des aides de camp de Wellington était connu sous le nom de Papa Hill et était des plus populaires, comme son appellation l'indique. Mais importe-t-il à un général d'avoir l'affection de ses hommes lorsqu'il jouit de leur confiance ? Un chef ne doit jamais courir après la popularité. S'il est respecté et apprécié par ses hommes, cela est suffisant. Un soldat a le droit de demander de la capacité à son général. Il a également le droit de douter qu'il ait du génie. Marlborough était, peut-être, le seul parmi les grands généraux chez qui le génie était une chose naturelle.

L'EXCENTRIQUE SUVOROV

Les généraux modernes sont rarement connus des vastes armées qu'ils commandent. Peu de ses soldats connaissaient Haig qui, soit dit entre parenthèses, était un homme très réservé et peu à son aise au milieu de ses troupes. Le temps n'est plus où les généraux pouvaient, dans une situation difficile, se mettre à la tête de leurs hommes, comme Napoléon le fit sur le pont de Lodi et Lannes à Ulm. « J'étais brigadier avant d'être maréchal », déclara-t-il comme il menait ses troupes à l'assaut. Byron, dans un de ses poèmes, parle d'une armée dont l'esprit ressuscite « parce qu'un petit vieillard étrange... vint se placer à son avant-garde ». Il s'agit de l'excentrique génie russe Suvorov. L'exemple moderne le plus proche de nous est celui de Haig au moment le plus critique de la première bataille d'Ypres. Quand le dernier homme de sa dernière réserve fut engagé dans la bataille, il sauta sur son cheval et, avec quelques officiers de son état-major, s'avança sur la route de Menin. Geste inutile, direz-vous. Oui, mais le geste qu'il fallait faire.

Toutefois, sans se placer à la tête de ses troupes lancées au combat, un général peut exercer une influence réelle sur le moral de ses hommes. Un exemple caractéristique de ce fait est fourni par la régénération de l'esprit du corps expéditionnaire d'Egypte par Allenby au cours de l'été de 1917 après sa double retraite à Gaza, sous le commandement de Murray, au printemps de la même année. Les Australiens sont rarement impressionnés par des généraux britanniques. Le récit des visites d'Allenby à ses hommes que l'on trouve dans l'histoire officielle australienne de la dernière guerre n'en témoigne pas moins la forte impression qu'il fit sur ses troupes : « Sa silhouette haute et massive, toujours en activité, ses yeux perçants, son nez proéminent, son allure volontaire, son langage concis et énergique donnaient l'impression d'une résolution extraordinaire, d'un esprit aux décisions rapides et d'une discipline d'acier. Une semaine à peine après son arrivée, Allenby avait imprégné de sa personnalité l'esprit de tous les hommes de troupes. »

UN PRECEPTE NAPOLEONIEN

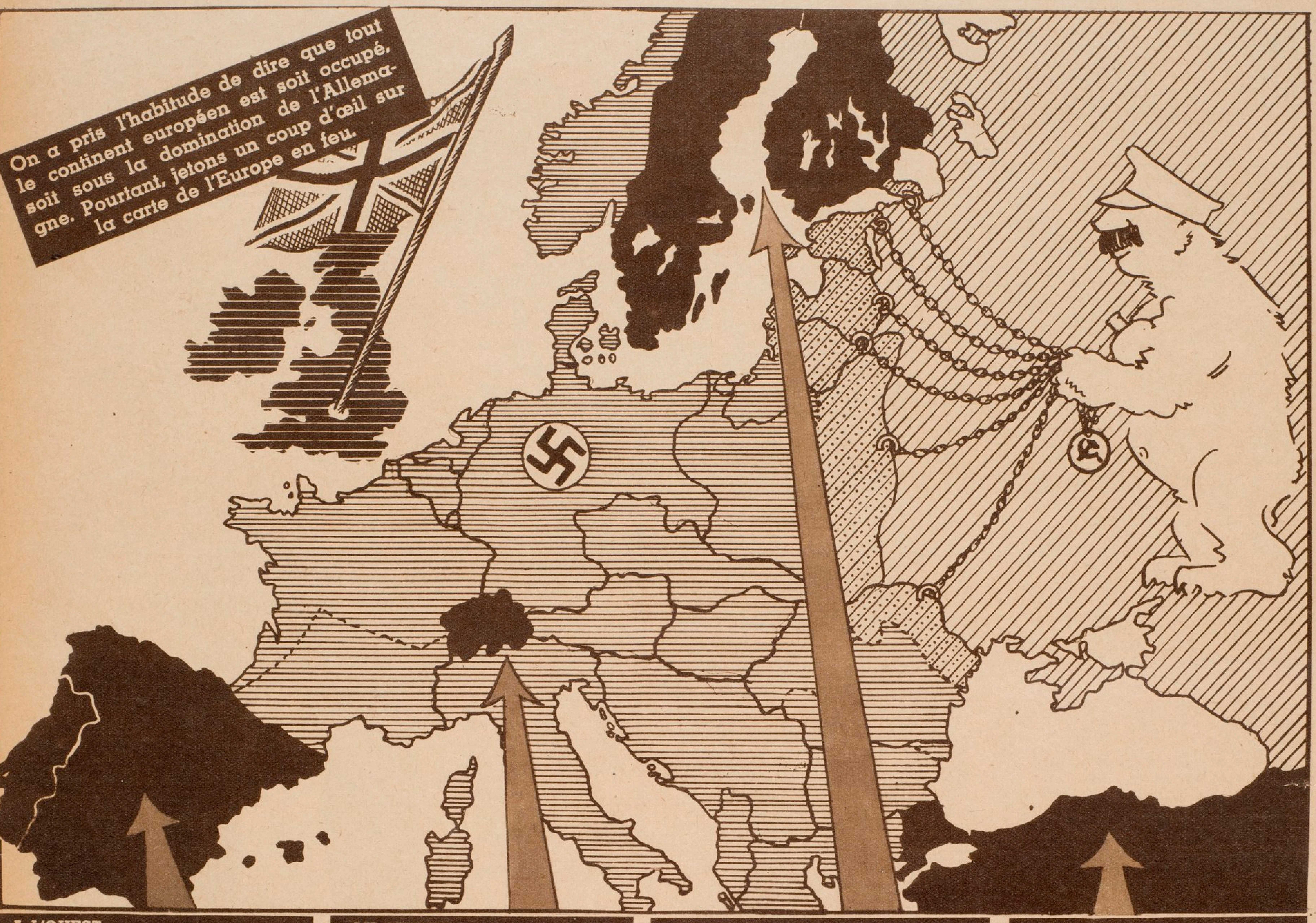
Un général doit-il parler à ses hommes collectivement ou individuellement ? Oui, mais dans le cas seulement où il est doué pour cela, doué non pas nécessairement d'éloquence, mais simplement de l'art de dire les choses qu'il faut avec les mots qu'il faut. Il doit, dans ce cas, être très sûr de lui, car les bénéfices qu'il peut retirer d'un tel geste ne sont rien à côté de ce qu'il peut perdre au point de vue réputation. Une remarque ou un ton malheureux, une attitude déplacée peuvent diminuer son prestige et lui causer beaucoup plus de mal que de bien. Je me souviens de n'avoir vu qu'une seule fois Allenby s'adresser à ses troupes, et encore la chose se passait-elle en dehors du service. Napoléon dit dans ses maximes :

> *Ce n'est point en faisant des discours au moment de la bataille que l'on rend le soldat courageux. Ces discours, un vétéran les écoute rarement ; quant aux nouvelles recrues, elles les oublient au*

(Lire la suite en page 15)

Dans l'Europe enchaînée

CEUX QUI ONT ÉCHAPPÉ AUX NAZIS



A L'OUEST
LA PRESQU'ILE IBERIQUE

L'Axe a soutenu Franco. Par cette aide, il s'attendait à mettre la main sur la presqu'île Ibérique. Mais le Caudillo, instruit par l'expérience, préfère le beurre au canon. De combats, l'Espagne en a assez. Elle a besoin de repos et de nourriture.

C'est pourquoi, malgré les promesses, les menaces, malgré l'envoi à Madrid de Hess, Franco ne se laisse pas intimider.

L'Espagne a toujours eu, dans sa politique extérieure, les yeux fixés sur l'Amérique du Sud, dont elle fut longtemps durant la mère spirituelle, et que pour rien au monde elle ne voudrait décevoir. L'Amérique de langue espagnole a fait cause commune avec les Etats-Unis. Elle a même, dans un esprit de solidarité bien compris, cédé des bases navales à Washington.

Les républiques sud-américaines ont fait signe à l'Espagne : « Non », ont-elles dit. Et le Caudillo a suivi, jusqu'ici, le conseil, bien que son beau-frère, Serrano Suner, soit un partisan résolu de l'Axe.

L'Amérique latine n'a pas été seule à conseiller à Madrid une politique de prudence. Les Etats-Unis, grenier du monde, ont promis leur aide matérielle, si l'Espagne demeurait neutre. Sir Samuel Hoare, ambassadeur de Grande-Bretagne, a, de son côté, mis à la disposition de l'Espagne l'aide financière britannique.

Contre ces actes positifs que peut offrir l'Axe ?

Rien, sinon réclamer le paiement des services rendus dans le passé...

Tout près de l'Espagne, à l'extrémité occidentale de la presqu'île, vit, paisible et heureux, le pays que l'on a surnommé « la plaque tournante de l'Europe ». Sous la dictature paternelle du professeur Salazar, le Portugal prospère. Il est l'allié le plus ancien et le plus fidèle de la Grande-Bretagne. Il ne cache pas ses sentiments. Tout le commerce portugais se fait avec la Grande-Bretagne.

AU CENTRE
LA SUISSE INQUIETE

Pourquoi Hitler a-t-il épargné la Suisse ? Une grande partie de sa population est d'origine allemande et, d'autre part, nombre de ses cantons sont italiens.

Ce ne sont, certes, ni les principes, ni le respect de l'indépendance d'autrui qui ont embarrassé le Führer.

L'énigme vient d'être percée. Une dépêche récente, datée de Berne, nous a appris ce qui suit : « Ce qui a arrêté Hitler dans sa marche en avant, en ce qui concerne la Suisse, ce sont les tunnels helvétiques qui ont été minés et qu'on fera sauter à la première alerte. Cela aurait pour résultat que le trafic entre l'Italie et l'Allemagne, qui est bien plus considérable par la Suisse que par le Brenner, serait complètement arrêté, si les tunnels étaient détruits. »

En effet, la Suisse possède les trois tunnels les plus longs et les plus importants d'Europe. Le Simplon qui relie la Confédération helvétique à l'Italie a 19.731 mètres de long, le Saint-Gothard vient ensuite avec 14.944 mètres ; quant à celui de Loetschberg, il suit ce dernier de près puisqu'il a 14.612 mètres. Enfin, un quatrième tunnel, celui de Ricken, mesure 8.604 mètres.

Comme on le voit, le danger était d'importance et il semble, du moins, s'il faut s'en rapporter aux experts, que ce sont les tunnels qui ont arrêté Hitler...

Mais dans quel camp faut-il ranger la Suisse ? On ne saurait le dire.

Economiquement, elle est bien plus liée à l'Allemagne et à l'Italie qu'à l'Angleterre. On ne saurait cependant affirmer — loin de là ! — que ce pays, qui a pour son indépendance un véritable culte, professe de la sympathie pour les doctrines fascisto-nazies. La meilleure preuve de cela réside dans le fait qu'à plus d'une reprise la Suisse a proclamé énergiquement qu'elle se battrait si elle était attaquée.

AU NORD
LA SUEDE ET LA FINLANDE

Au Nord, nous voyons la Suède. A ce pays, Hitler n'a pu s'attaquer. La presse suédoise peut parler librement, et c'est par elle que nous apprenons ce qui se passe en Norvège : les ennuis du cabinet Quisling (dont le nom a fait fortune), la résistance des patriotes norvégiens. Pourtant, commercialement, la Suède est dans l'orbite germanique. Encerclée de tous les côtés, son commerce a été réduit à un régime de troc avec l'Allemagne nazie et à des échanges moins importants avec la Russie soviétique et la Finlande.

Si commercialement la Suède dépend en grande partie de l'Allemagne, politiquement elle n'a nullement suivi les institutions et les enseignements nazis. Elle a, à sa tête, un souverain imbu des principes démocratiques, un Parlement librement élu, une presse indépendante. C'est contrainte et forcée — comme de nombreux autres pays d'ailleurs — qu'elle base son économie, en grande partie, sur les besoins du Reich.

Un peu plus loin, sur les rives de la Baltique, c'est la petite Finlande. Sa guerre contre l'U.R.S.S. l'a rendue tributaire, malgré elle, de celle-ci. Récemment, on annonçait la présence en Finlande de troupes allemandes. Cette menace dirigée nettement contre les Soviets — car au point de vue stratégique la partie la plus faible de l'U.R.S.S. est Léningrad et ses environs — a visiblement ému Moscou. La Finlande a-t-elle passé dans le camp allemand ? Un proche avenir nous le dira...

En attendant, dans la Baltique entre Staline et Hitler tout n'est pas pour le mieux, chacun des deux adversaires manœuvrant pour gagner sinon des alliés, du moins des positions stratégiques. Dans cette lutte sourde qui se mène, le nazisme a jusqu'ici marqué les points. Mais Staline depuis quelques jours est premier ministre de son pays...

A L'EST
LA TURQUIE

Tournons-nous vers l'Est.

Un pays préoccupe les chancelleries d'Europe.

Hitler y a envoyé son ambassadeur le plus précieux, celui qui réussit dans toutes ses missions : von Papen.

La Turquie est l'alliée de la Grande-Bretagne. C'est l'alliée de la première heure que rien n'ébranle. Ni la défaite de la France, ni l'occupation de tous les pays voisins, Roumanie, Bulgarie, Grèce et Yougoslavie, ni les intrigues de von Papen ne sont parvenues à modifier la politique turque : la Turquie se défendra par tous les moyens en son pouvoir, si elle est attaquée.

L'Allemagne a occupé certaines îles grecques, face aux Dardanelles. Mais, malgré cela, la Turquie, menacée cette fois-ci directement, n'a pas changé son attitude.

Tout ce qu'elle a fait ç'a été de se rapprocher un peu plus de l'U.R.S.S., sa grande voisine et amie.

Gardienne des portes de l'Asie, la Turquie, sentinelle puissante, dévouée et décidée, veille. Elle ne sera pas surprise comme la Yougoslavie ; par ailleurs, elle n'a pas de cinquième colonne, ni de Quislings. Elevée à l'école d'Ataturk, la nation turque est unie. Son armée bien équipée, bien entraînée, préparée à la guerre moderne depuis plusieurs années — sa situation d'alliée de la Grande-Bretagne l'obligeait à s'armer — la Turquie d'Ineunu, de Seydam et de Saradjoglou constitue un puissant atout dans le jeu démocratique. C'est le seul facteur positif pour les démocraties que l'on aperçoive dans la carte de l'Europe continentale d'aujourd'hui.

Reste, il est vrai, la Russie, mais l'U.R.S.S. fait-elle vraiment partie de l'Europe ?

Elle doit constamment avoir les yeux fixé d'un côté sur l'Europe, de l'autre sur le Pacifique où elle a des intérêts.

La vie à Londres



La reine Elizabeth visite les troupes polonaises

S.M. la Reine d'Angleterre a visité récemment une partie du Royaume-Uni placée sous la garde des forces polonaises qui se trouvent en Grande-Bretagne. L'accueil fait à Sa Majesté fut particulièrement enthousiaste. La reine Elizabeth visita l'infanterie, l'artillerie et les forces du génie polonais. La voici quittant le centre d'une section d'artillerie bien camouflée, pour éviter les attaques aériennes.



Les "tombeurs" de la Luftwaffe

Une escadrille aérienne britannique a, à son crédit, 600 avions ennemis abattus. Un prix avait été institué et c'est cette escadrille qui l'obtint. Voici les aviateurs, tous de véritables as, se reposant en attendant les odres de partir pour une nouvelle mission. Les exploits de la R.A.F. sont devenus légendaires dans le monde entier. A nombre égal, les avions britanniques l'emportent presque toujours.



Même les couvents...

Les bombardements aériens allemands n'épargnent rien, ni le palais de Buckingham, ni la cathédrale de St. Paul, ni Westminster. Les lieux du culte, les couvents sont bombardés avec une rare férocité. Il y a quelque temps, au cours d'un raid, un couvent où de nombreux vieillards, femmes et enfants s'étaient réfugiés fut détruit. Les bonnes sœurs s'occupèrent rapidement des blessés qu'elles évacuèrent.



Cette guerre aura été celle de l'arrière. Vieillards, femmes, enfants en auront souffert autant que les combattants. Voici Sheila, une enfant de douze ans, quittant son domicile de Londres pour se rendre en province où elle sera en sécurité. Une de ses voisines, une camarade de jeu, l'accompagne.

"Thumbs up !"

Toutes les fois que M. Churchill apparaît en public, la population, à Londres comme en province, crie : « Thumbs up ! ». Ce qui veut dire : « Nous ne sommes nullement découragés ». En effet, ils ne le sont guère, ces vaillants Britanniques, depuis le roi et la reine jusqu'au plus humble de leurs sujets. Tout le monde est disposé à souffrir, à tout sacrifier, à mourir s'il le faut, pourvu que l'on vienne à bout du cauchemar hitlérien.

L'enfance elle-même collabore à ce magnifique état d'esprit. Les gosses quittent leurs maisons, leurs familles, sans une larme, sans un murmure, pour se rendre en province à l'abri des bombes. On leur a dit que la guerre doit être gagnée. Comme leurs aînés, ils font ce qu'ils peuvent dans ce but.

La discipline du peuple britannique est admirable.



Lilian Browing, que l'on voit ici, range ses bagages dans un compartiment de chemin de fer. Elle aussi est une petite évacuée qui quitte son « home » londonien pour quelque village inconnu, afin d'échapper au bombardement. Quelqu'un après cette guerre décrira le calvaire de l'enfance traquée.

DIMANCHE PROCHAIN :

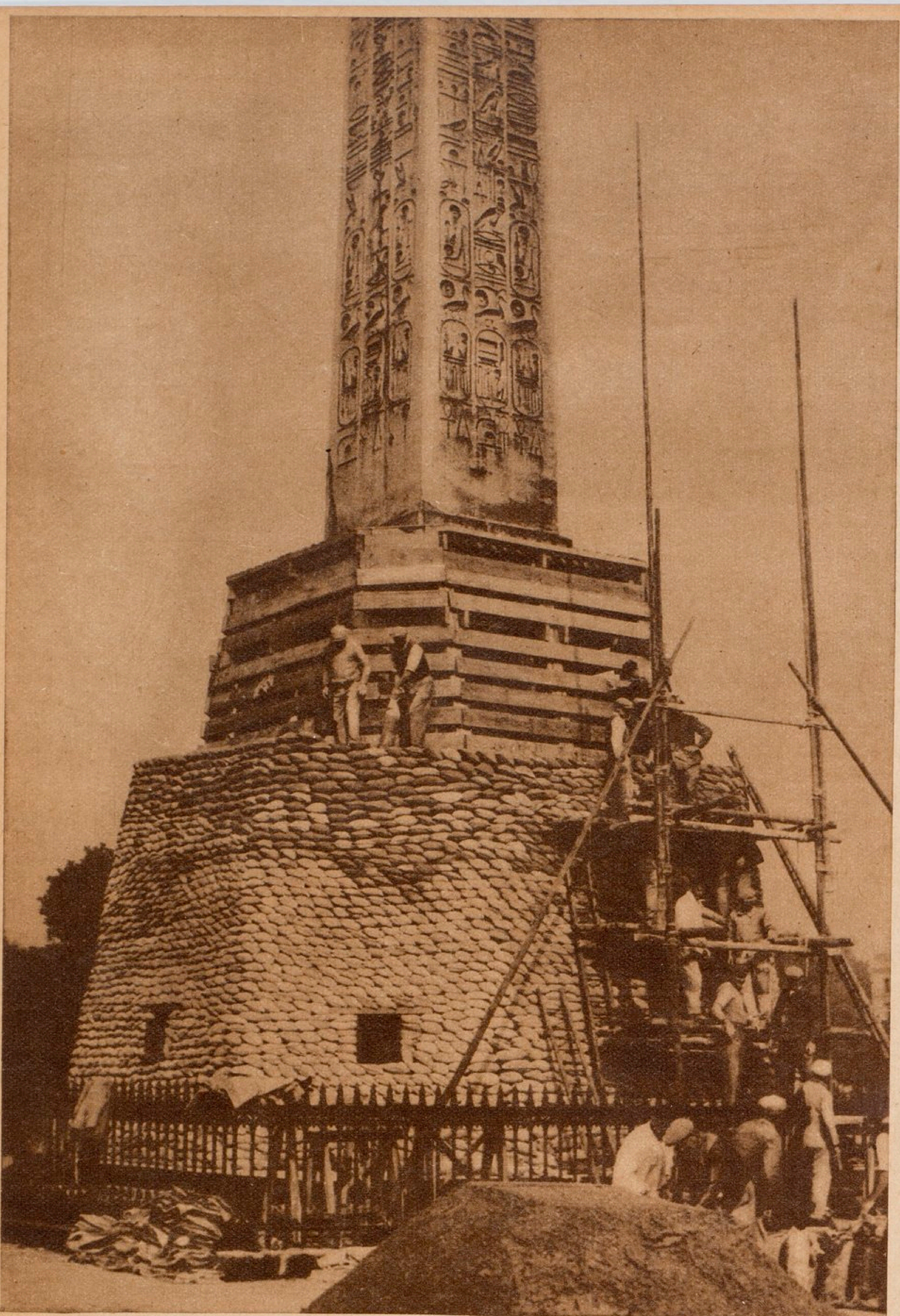
LA GUERRE DANS LES AIRS...

UN NOUVEAU NUMERO SPECIAL D'« IMAGES »

Témoins de 20 siècles...

QU'ADVIENDRA-T-IL DES CHEFS-D'ŒUVRE

La guerre « totale » déclarée par les dictateurs ne respecte rien. Qu'adviendra-t-il des immortels chefs-d'œuvre que nous ont légués nos ancêtres ? Beaucoup d'entre eux ont été mis à l'abri aux Etats-Unis, mais plus nombreux encore sont ceux demeurés en Europe. Les bombes destructrices épargneront-elles ces victimes pourtant innocentes de la cruauté des hommes ?



L'obélisque à Paris fut entouré de milliers de sacs de sable destinés à le protéger contre les éclats d'obus. Mais Paris ne fut bombardé que rarement et l'obélisque n'en souffrit pas.

Avant l'invention de l'arme aérienne, les conquérants ne se gênaient nullement pour faire main basse sur les trésors d'art des pays qu'ils avaient asservis. Mais, au moins, ces trésors, s'ils changeaient de pays, n'en existaient pas moins pour cela. Et même les pays frustrés pouvaient, à la faveur d'une revanche victorieuse, reprendre leurs biens. Malheureusement, de nos jours, il n'en est plus du tout ainsi. Quand une bombe tombe sur un musée, réduisant en cendre des chefs-d'œuvre indifféremment admirés par les générations successives, où qu'elles fussent nées, aucun traité de paix, aucun pacte d'amitié ne saurait remplacer ce que le génie d'un Michel-Ange, d'un Rembrandt ou d'un Léonard de Vinci avait conçu.

Ces raisons n'échappent à aucun homme d'Etat, à aucun particulier, si inculte fut-il, lorsque leur pays est sur le point de subir les affres de la guerre. Et, évidemment, ils échappent encore moins aux amateurs qui, laborieusement et à coups de millions, sont parvenus à se constituer des collections que, souvent, bien des musées officiels leur envient.

DES TONNES DE CHEFS-D'ŒUVRE EN EXIL

Depuis Munich, la guerre rôdait aux portes de l'Europe. Inquiets, pessimistes, gouvernants et gouvernés commençaient à entrevoir la nécessité de préserver les trésors d'art nationaux de la destruction ou de la mainmise par l'ennemi.

En septembre 1938, les conservateurs des musées nationaux français tinrent une réunion pour décider des mesures à prendre, en cas d'hostilités. Et, aussitôt, sans perdre de temps, toutes les œuvres des musées furent classées, numérotées par ordre d'importance, afin qu'en cas d'urgence elles pussent être tout de suite enlevées. Des plans furent établis pour des cachettes sûres et appropriées. Près d'un an s'écoula, durant lequel les préparatifs s'élaboraient méthodiquement, fiévreusement. Et, en août 1939, dès la signature du pacte germano-russe, signe avant-coureur des événements prochains, le Musée du Louvre commença à être envahi par les déménageurs. Tous les experts de France furent mobilisés et les grands magasins, se rendant compte de l'urgence de cette tâche, prêtèrent leurs empaqueteurs les plus habiles. Les « Rembrandt », les « Raphaël », les sculptures qui pouvaient être transportées, les objets d'art fameux dans le monde entier s'alignèrent dans les galeries, minutieusement emballés, et attendant l'heure de prendre le chemin de l'exil. Pour les grands tableaux, tel par exemple l'incomparable « Radeau de la Méduse », de Géricault, des appareils spéciaux furent utilisés pour leur enlèvement et leur empaquetage. Les caves, elles aussi, furent vidées des trésors qu'elles abritaient — et ceci contrairement à ce qui se passa en 1914.

Longeant le Quai de Conti, la longue théorie des camions se mit en marche. A travers toute l'Histoire, on n'avait jamais encore vu une caravane transportant autant de trésors d'art — autant et d'aussi inestimables...

Finalement, après un trajet aussi long que pénible, ces quelque trois mille cinq cents toiles, ces tonnes de sculptures, ces milliers d'objets d'art arrivèrent dans le Midi de la France, où une dizaine de vieux châteaux, spécialement aménagés à cet effet, étaient prêts à les recevoir. Quant au Louvre lui-même, il disparut littéralement sous les volumineux sacs de sable dont on le couvrit.

En Hollande, les autorités, peu confiantes dans les assurances d'Hitler, avaient, longtemps avant l'invasion du sol par les Allemands, fait partir, ou caché, les trésors d'art nationaux et privés. Le « Rijksmuseum » d'Amsterdam et le « Mauritshuis » de La Haye furent complètement vidés de leurs contenus. Une partie des œuvres fut placée dans des abris antiaériens, aussi secrets que protégés contre les bombes les plus lourdes. Les archives, les livres précieux et ces collections uniques de porcelaine que possède la Hollande furent envoyés à l'étranger, ou remisés dans des cachettes ultra-secrètes.

Malgré toutes ces précautions, qui nous rassurera sur le sort de ces incomparables peintures de Frans Hals ou sur celui de cette « Veillée » de Rembrandt, chef-d'œuvre immortel ?

Le gouvernement belge, moins prudent que le gouvernement hollandais, avait attendu la dernière minute pour faire partir ses Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Breughel, etc., qui prirent le chemin de la France. Eurent-ils le temps d'arriver à leurs cachettes ? Furent-ils saisis en cours de route ? Furent-ils détruits par des bombes ? On ne sait rien à leur sujet et, évidemment, ce n'est pas Berlin qui nous renseignera...

Quant à la Grande-Bretagne, moins exposée à une éventuelle invasion que la France ou les autres voisins de l'Allemagne, elle fut lente à prendre des précautions. Et, ainsi qu'on se le rappelle, les dépêches nous apprirent que le « British Museum », la « Tate Gallery » et quelques autres musées subirent des légers dommages, en septembre 1940, lors des furieuses attaques aériennes de la Luftwaffe. Mais, depuis cette date, les conservateurs de tous les musées anglais ont pris leurs précautions, et il n'est pas jusqu'aux relativement modestes musées de province qui n'aient mis à l'abri leurs trésors. Ajoutons, néanmoins, que les œuvres qui furent quelque peu endommagées, à Londres, ne sont pas les plus célèbres que contenaient ces musées, car les grands chefs-d'œuvre avaient été enlevés le premier jour de la déclaration de la guerre.

* * *

Jusqu'ici, nous avons parlé surtout des cachettes à l'intérieur des frontières, sans mentionner que les plus grands des chefs-d'œuvre, les « titans », furent expédiés aux Etats-Unis, convoyés par de puissantes unités. Le voudrait-il qu'il serait impossible au journaliste de donner des détails, car les mouvements et les contenus de ces bateaux ont été tenus — à juste titre, d'ailleurs — tellement secrets, que très peu de personnes, même parmi les passagers de ces navires, savaient la nature de la cargaison...

ANGOISSE DES COLLECTIONNEURS

De nombreux collectionneurs, dès avant la guerre, expédièrent leurs trésors aux Etats-Unis, jugeant qu'ils y seraient plus à l'abri que sur le continent. Mais un grave problème se posait pour eux, car il n'était pas suffisant que les toiles ou les sculptures parvinssent en Amérique : il fallait encore trouver où les cacher.

Ici, il faut rendre hommage à la spontanéité avec laquelle les Américains offrirent leurs services, pour mettre à l'abri ces richesses de l'Europe. Des musées mirent à la disposition des collectionneurs leurs galeries, des salles d'exposition offrirent leurs cachettes, des millionnaires acceptèrent d'accorder l'hospitalité de leurs demeures bien gardées aux toiles, aux sculptures, aux objets d'art. Mais le plus touchant furent les offres complètement désintéressées des musées des grandes villes ou de province, officiels ou privés. Ils acceptèrent, en effet, non seulement de prendre sur eux la responsabilité de garder les œuvres, mais même, si le collectionneur en avait ainsi décidé, de ne pas les exposer, ou de les exposer sans mettre son nom, ou encore de mettre un faux nom, afin que les espions éventuels ne pussent pas renseigner l'ennemi, qui n'aurait pas manqué d'exercer des représailles sur le malheureux propriétaire demeuré dans son pays.

« JE NE VENDS PAS ! »

Est-il utile de dire que, dès leur arrivée aux Etats-Unis, ces chefs-d'œuvre de la civilisation éveillèrent de multiples convoitises ? Les multimillionnaires firent des offres extraordinairement alléchantes. Ils étaient décidés, pour acquérir une œuvre célèbre, à lâcher le gros paquet. Quelle fut donc leur déception lorsqu'ils se rendirent compte que ces naïfs Européens tenaient plus à leurs collections qu'à des liasses de bank-notes, celles-ci fussent-elles constituées par des dollars ! On cite même le cas d'un réfugié qui avait réussi à quitter son pays, avec pour toute fortune une toile célèbre. Mourant de faim, couchant sous les ponts, grelottant de froid, il refusa, néanmoins, de vendre. Et, un beau jour, on le trouva les veines tailladées avec un rasoir. Il avait préféré se donner la mort, plutôt que de priver son pays de l'immortel chef-d'œuvre. D'ailleurs, dans le testament qu'on retrouva dans sa poche, il lé-



Dans toutes les églises de France, les trésors artistiques furent mis en lieu sûr dès le début de la guerre. Les autorités militaires se chargèrent elles-

guait tous ses trésors, demeurés dans son château, ainsi que la toile qu'il avait avec lui en Amérique, à l'Etat dont il relevait.

Evidemment, il ne faudrait pas généraliser, car, malheureusement, quand les guerres finissent, les citoyens qui en sortent ruinés, ne possédant plus que leurs belles collections, se voient obligés de vendre. Et, presque toujours, ce sont des acheteurs appartenant à des pays qui n'ont pas souffert de la guerre qui s'emparent de ces inestimables trésors. Ces trésors qui, plus que des actions, plus même que des bijoux, conservent toujours leur valeur intrinsèque, si économiquement précaire que soit la situation dans laquelle se trouve le monde...

S'il n'en était pas ainsi, qu'eussent fait, par exemple, pour vivre, ces Rothschild qui durent tout abandonner en France, ne réussissant qu'à emporter quelques bijoux célèbres et quelques toiles fameuses ? Peintures, sculptures, objets d'art, bijoux, collections de timbres rares sont des choses dont on ne se débarrasse pas de gaieté de cœur. Mais, quand les circonstances commandent, les plus fortes volontés se voient obligées de s'incliner. Cela pour le domaine sentimental. Pour celui des contingences plus terre à terre, celui qui dispute à coups de millions — tel cet Australien qui, il y a une vingtaine d'années, acquit un timbre rare pour la bagatelle de dix mille livres — une œuvre célèbre sait que, à n'importe quel moment, il pourra la revendre, non seulement sans perte, mais parfois même avec un gros bénéfice.

* * *

Tant que durent les hostilités, il va de soi que les hommes ne s'intéressent qu'aux dégâts humains, n'ayant pas le temps de songer aux œuvres du passé. Mais la tourmente finie, on se met à faire le bilan. Et, si insensible, si fruste, si peu porté vers l'art que soit un individu, quand il apprend que certaines survivances des siècles révolus ont été détruites, il ne peut s'empêcher de cacher sa peine, d'exhaler sa haine pour les destructeurs qui, sans discrimination, exterminent les présents et rayent de la civilisation les témoins pacifiques et innocents de ces vingt siècles que l'homme a mis pour acquérir son degré actuel de civilisation.

Devant ce bilan, il n'est pas rare que le destructeur lui-même déplore son œuvre néfaste...

DU PASSE ?



mêmes du transfert des statues que l'on voulait protéger contre les bombardements. Elles furent placées dans des sous-sols blindés.

Un homme aux occupations variées :

JAMES ROOSEVELT

C'est un homme aux occupations multiples et variées — comme il se doit pour un Américain jeune, débordant d'énergie — que le capitaine James Roosevelt, fils aîné du président des Etats-Unis.

James Roosevelt est né en 1907.

Il fit ses études à l'Université d'Harvard et dès sa sortie du collège, où il s'était spécialisé dans les questions économiques, il entra au service d'une grande compagnie d'assurances où bientôt il se fit une renommée d' « as » dans une carrière extrêmement encombrée.

M. Roosevelt gagna beaucoup d'argent et épousa une des plus riches héritières américaines.

Plus tard, il fut secrétaire particulier du président Roosevelt et en cette qualité il l'accompagna au Congrès pan-américain qui se tint à Buenos-Ayres il y a quelques années.

Lors d'un voyage en Californie, il fit la connaissance de Samuel Goldwyn, le grand producteur de films américain. Goldwyn fut impressionné par l'énergie du fils du Président. Il lui fit un pont d'or pour passer à son service. Et c'est ainsi que James Roosevelt devint producteur de films.

Jusqu'à l'an dernier, il poursuivit sa carrière cinématographique. Mais, estimant qu'il devait reprendre sa place au service de son pays, il entra dans le corps d'aviation de la marine.

* * *

Parlant jeudi dernier aux représentants de la presse américaine, au Caire, le capitaine Roosevelt annonça qu'il était porteur d'un message personnel du président des Etats-Unis à S.M. le Roi Farouk.

Comme il avait passé en Chine et qu'il avait vu le maréchal Tchang-Kaï-Chek, on lui demanda des détails sur le combat que mène si courageusement ce pays.

« Nul ne s'attend, dit-il, à voir la guerre de Chine finir rapidement. Mais les Chinois sont tenaces et courageux. Ils se battront jusqu'au dernier homme, s'il le faut. Et la Chine ne manquera pas d'hommes... Ils reçoivent une quantité considérable de matériel par la route de Birmanie et en fabriquent eux-mêmes autant. »



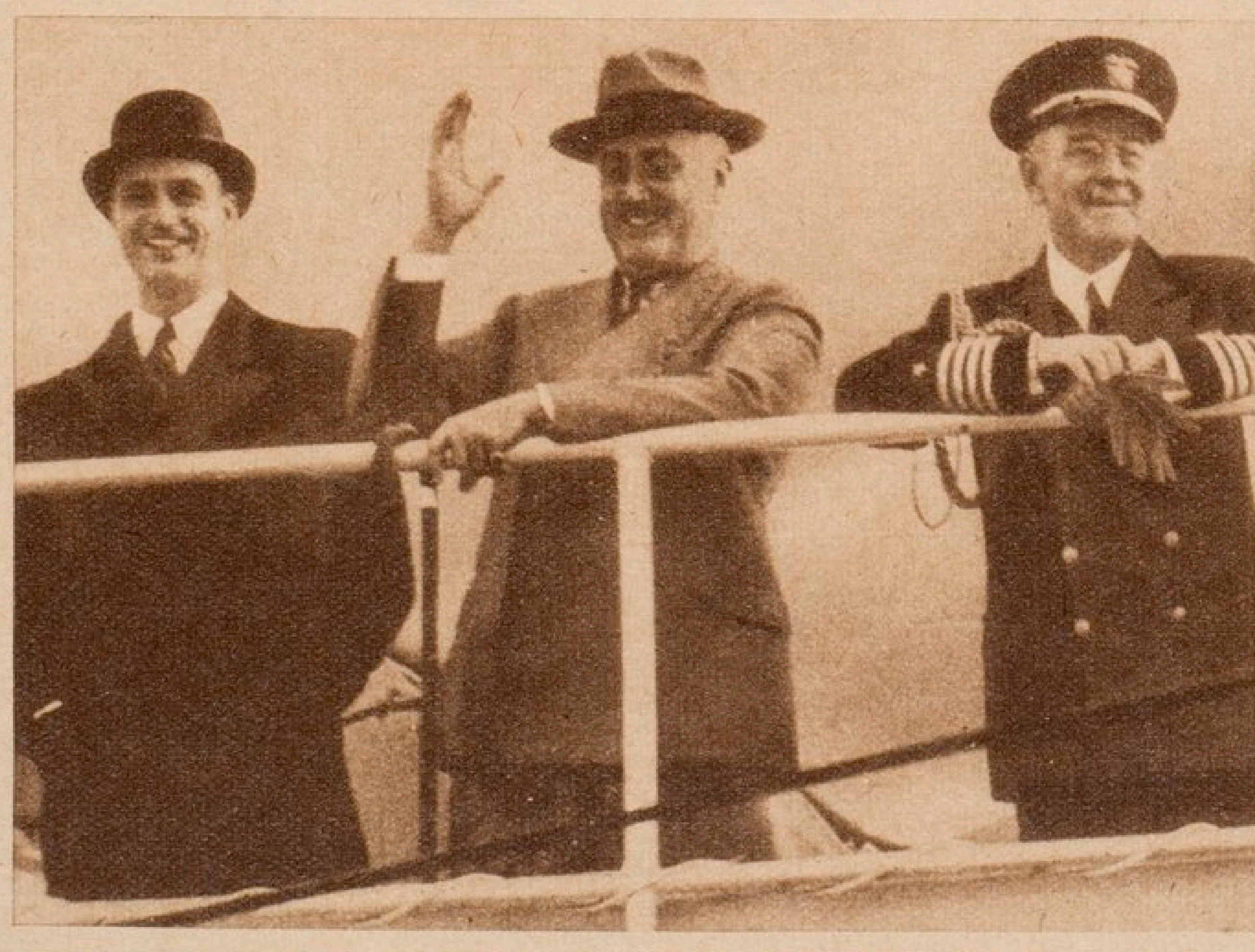
Pour l'Irak, qu'il a traversé en venant en Egypte, il a dit que la situation était bien en main lors de son passage. D'ailleurs, tout le problème du Proche-Orient intéresse vivement l'Amérique qui l'estime aussi important pour elle que Singapour, par exemple.

Comme on lui demandait ce qu'il pensait d'une entrée en guerre éventuelle des Etats-Unis, il dit que toute la nation américaine est 100% derrière la Grande-Bretagne. « Le peuple américain, ajouta-t-il, se rend compte que cette guerre n'est pas une guerre de forces armées seulement, mais qu'elle entre dans chaque maison par la fenêtre donnant sur la cour. »

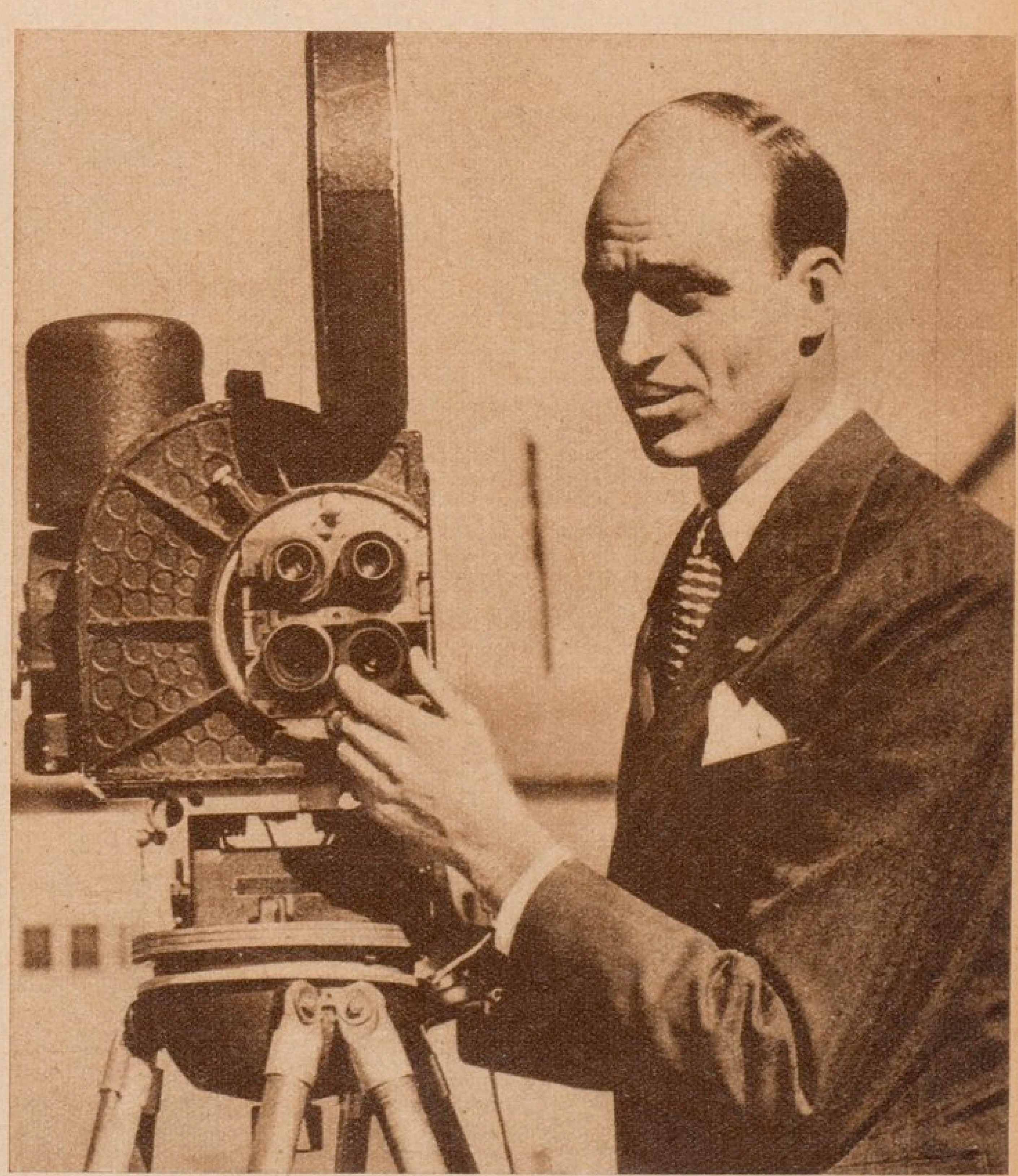
Il estime que si les Etats-Unis prennent une part active au conflit, la tâche de l'Angleterre dans le Pacifique serait facilitée d'une façon sensible, car elle n'aurait plus besoin de concentrer des troupes dans cette région. Laissant le soin de sa défense à l'Amérique, la Grande-Bretagne pourrait alors employer les troupes et le matériel qui se trouvent actuellement à Singapour et ailleurs sur d'autres champs de bataille.



Le Président Roosevelt au milieu des siens : on reconnaît Mme Roosevelt, le capitaine James Roosevelt et sa femme (assise) et Miss Roosevelt, fille du Président.



Au moment de la conférence de Buenos-Ayres, à laquelle le Président Roosevelt assista en personne, M. James Roosevelt était secrétaire particulier de son père. On le voit (à gauche) en compagnie du Président et du capitaine Paul Bastado, aide de camp naval du Président.



Le capitaine James Roosevelt était jusqu'à ces derniers temps le bras droit de Samuel Goldwyn, le grand producteur cinématographique. Le voici photographié près d'un appareil de prise de vues dans les studios de la United Artists. Le plus important film que James Roosevelt réalisa fut l'inoubliable « Wuthering Heights ».



Avant le départ et en attendant l'embarquement un brin de toilette : on se rase, on fait briller boutons et chaussures, car il faut penser un peu à soi après la terrible bataille.



L'ordre vint : « Détruisez votre équipement ! » Les couvertures et la nourriture furent remises aux villageois qui donnèrent en retour tout ce qu'ils possédaient...



Combien de fois, quand les choses allaient mal, les hommes s'écriaient : « Grâce à Dieu, nous avons la flotte ! » parvinrent à quitter la Grèce. Ils arrivèrent sains et saufs dans les ports du Proche-Orient, où ils sont en train d'



Cette partie de la traversée fut sans histoire, à part que les combattants, terrassés de fatigue, étaient plongés dans un sommeil réparateur. Des heures durant les combattants dormirent, oubliant et la guerre et ses fatigues.

Homère aurait célébré leurs exploits

CES HOMMES SONT REVENUS D

L'évacuation de Grèce de 45.000 hommes avec leur équipement et leurs armes constitue, d'après les experts, la plus brillante entreprise de cette guerre.

On en évacua bien plus à Dunkerque. Mais la distance à couvrir était bien plus réduite et l'évacuation de Dunkerque se fit dans un bien plus grand nombre d'embarcations. Les hommes n'emportèrent alors que ce qu'ils avaient sur le dos.

En Grèce, bien que se pratiquant sur des plages, les quelques ports ne pouvant être employés, le retrait des troupes se fit dans un ordre parfait.

Petit à petit, la vérité éclate et les détails des actes d'héroïsme perpétrés par les forces impériales dans la féroce campagne de Grèce commencent à être racontés.

Les forces d'arrière-garde dest
nouvelles du gros des forces brit
vingt fois supérieures en hommes
Souvent elles arrivèrent

Les actes de courage individuel

Un camion rempli de munitions
sur la route. Le véhicule prit feu
encore éclaté. Le camion était su
du danger que celles-ci couraient,
lant et fonça sur un terrain vague

De pareils gestes, il y en eut d

Aujourd'hui le corps expédition
part dans le Moyen-Orient, prêt à



N'importe où, dans les cales, sur le pont, dans les navires de guerre ou de commerce, des hommes qui pendant des jours n'avaient pas goûté au sommeil s'y plongeaient avec délice.



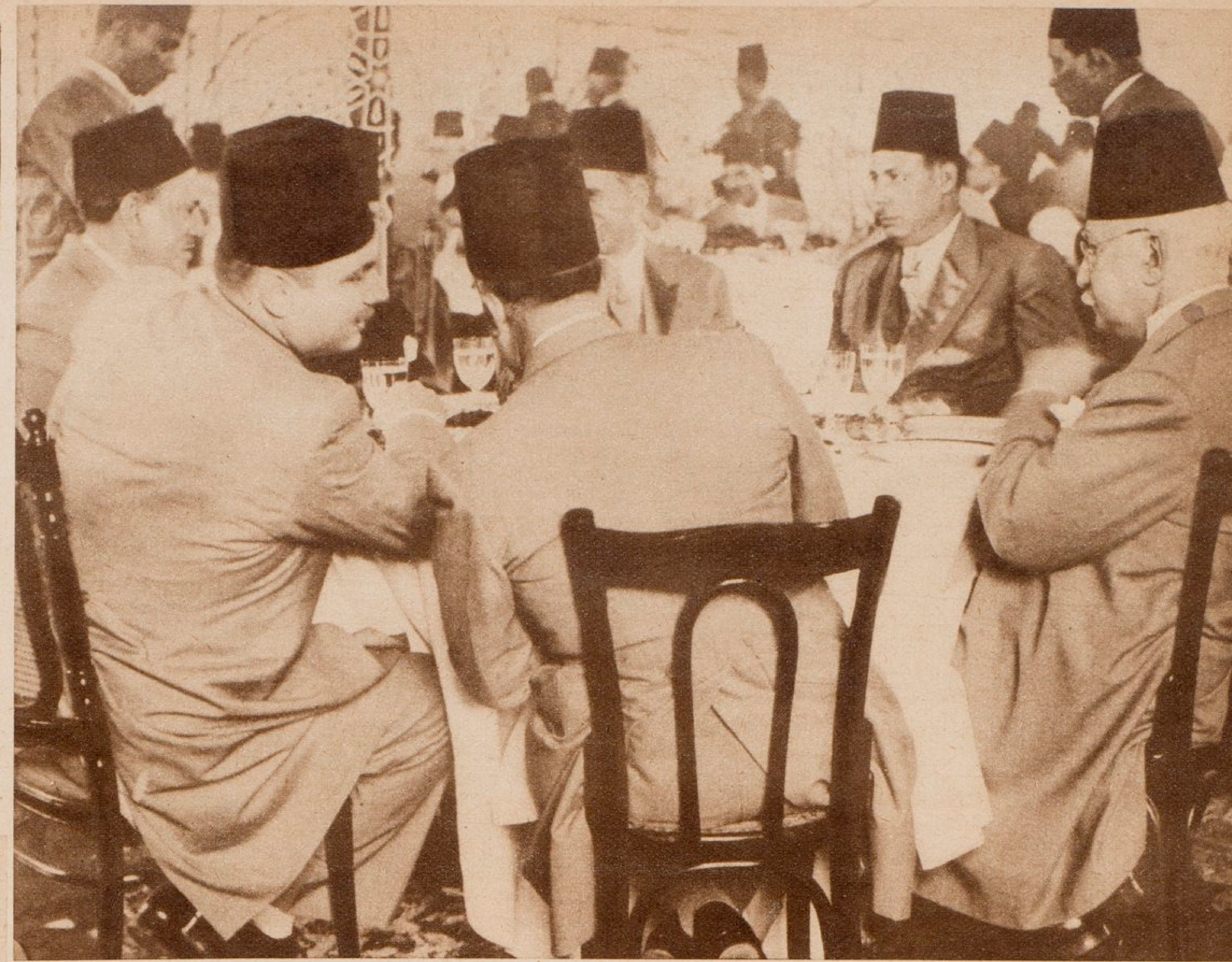
A la guerre comme à la guerre.
partagent en camarades les dern
à des moments où même

'est grâce à elle que 45.000 hommes
reéquipés pour reprendre la lutte.

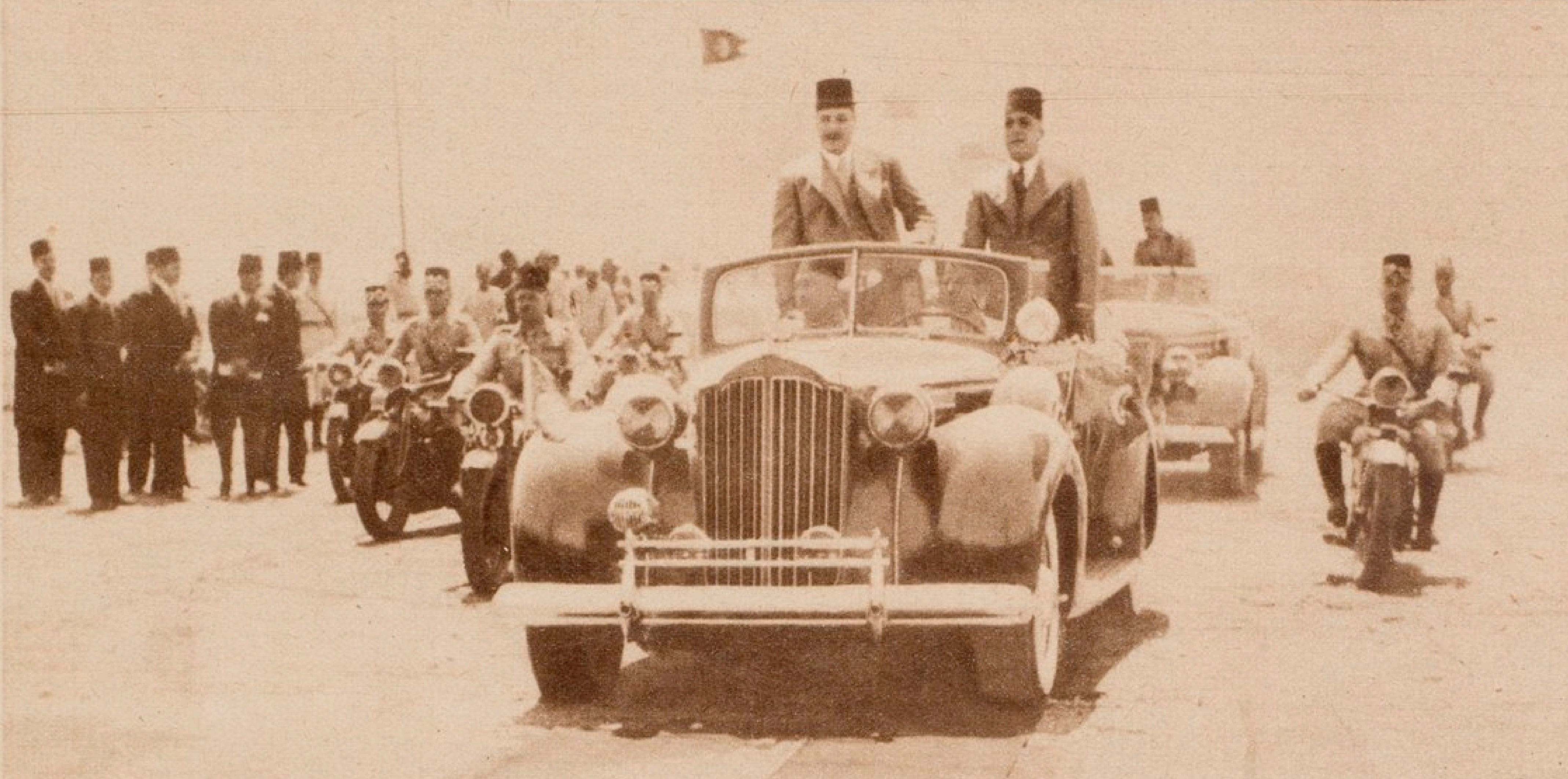
IMAGES D'EGYPTE

S.M. le Roi dans la Gharbieh

La semaine dernière, la Gharbieh était en fête. Sa Majesté le Roi daignait honorer la province d'une visite pour inaugurer les ponts de Kafr-el-Zayat et de Samanoud. Le souverain, vivement acclamé par la population, inaugura le pont de Kafr-el-Zayat, puis fit ses dévotions à la mosquée El Ahmadi. Après avoir déjeuné à Tanta, Sa Majesté se rendit à Samanoud où elle procéda à l'inauguration du nouveau pont de localité.



S.M. le Roi, durant sa visite à Tanta, a daigné inviter plusieurs personnalités à sa table, parmi lesquelles on remarquera Hussein Sirry pacha, Moustapha El Nahas pacha, Mahmoud bey Khalil, le cheikh Moustapha El Maraghi, Ahmed Hassanein pacha et Badaoui Khalifa bey, moudir de la Gharbieh.



S.M. le Roi a visité la semaine dernière la province de la Gharbieh pour inaugurer les ponts de Kafr-el-Zayat et de Samanoud. A Kafr-el-Zayat, après un discours du ministre des Communications, Sa Majesté déclara le pont ouvert et passa, debout en auto, sur toute la longueur du grand pont qu'il venait d'inaugurer.
(Photos Riad Chehata)

E GRECE...

ées à faciliter le retrait vers de
niques firent des prodiges d'hé-
contenir des hordes allemandes
en armes.

urent nombreux et émouvants.

t attaqué par des avions en piqué
mais les munitions n'avaient pas
de troupes. Se rendant compte
chauffeur reprit sa place au vo-
ur une colline voisine !

s milliers...

aire de Grèce est rentré quelque
reprendre la lutte pour la liberté.

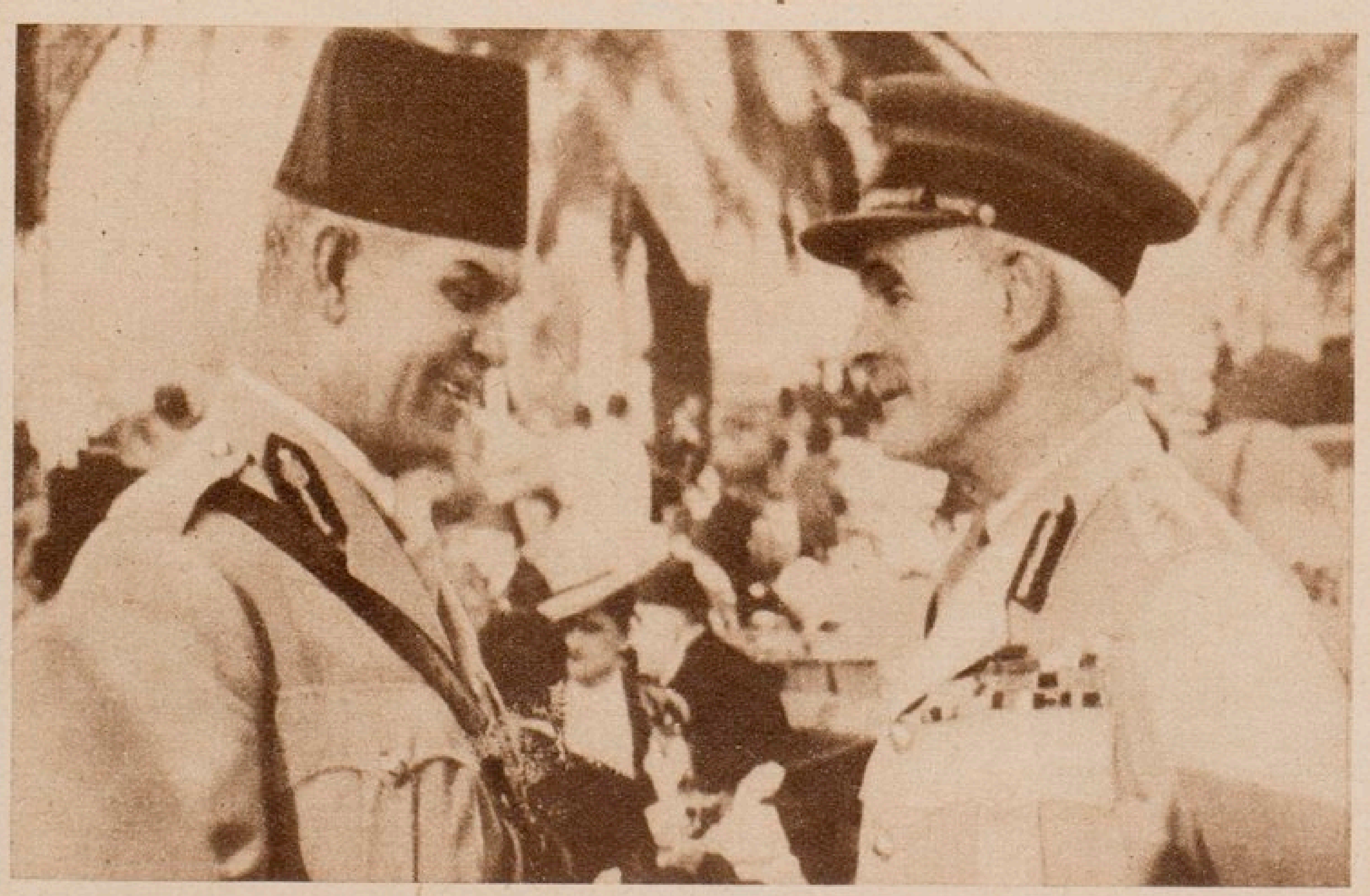


Avant de s'embarquer, les hommes se
res boîtes de viande en conserve. Il y
conserves sont les bienvenues.

Garden-party au palais Zaafarane



A l'occasion de l'anniversaire de l'accession au trône de S.M. le Roi, le président du Conseil a offert une garden-party au palais de Zaafarane. Voici le président s'entretenant avec Sir Miles Lampson au cours de la réception.



Au cours de la réception au palais Zaafarane, le férik Omar Fathi pacha, chef d'état-major de l'armée égyptienne, s'est entretenu longuement avec le général Wavell, commandant en chef des forces britan-



Lady Lampson photographiée au cours de la réception offerte par le président du Conseil à l'occasion de l'anniversaire de l'accession au trône de S.M. le Roi.

S.M. LE ROI A INAUGURE L'HOPITAL SEDNAOUI

Lundi dernier, S.M. le Roi daignait inaugurer l'hôpital Sednaoui, cette belle œuvre créée par les enfants du regretté Samaan Sednaoui bey, en mémoire de leur père. Mais si l'œuvre est un monument commémoratif, elle est aussi et surtout une institution destinée à venir en aide aux pauvres terrassés par la maladie, à ceux qui ne peuvent, faute de moyens, jouir des bienfaits de la science médicale.

Samaan Sednaoui bey, dont l'hôpital est destiné à perpétuer la mémoire, s'installa en compagnie de son frère Sélim, en 1875, dans une petite boutique du quartier de Hamzaoui. Ce petit magasin devait devenir la base de l'immense organisation commerciale que sont devenus les magasins S. & S. Sednaoui & Cº Ltd. C'est par leur travail, leurs efforts, leur honnêteté, leur sens des affaires qui devrait servir de modèle à la jeunesse d'Egypte que les deux frères prospérèrent.

La boutique du Hamzaoui grandit. Elle fut d'abord transférée au Mousky, puis Place Khazindar où s'élèvent aujourd'hui les Grands Magasins Sednaoui.

Pendant 60 ans, Samaan Sednaoui travailla en Egypte. Sa mort survenue en 1936 causa un vif regret parmi tous ceux qui le connaissaient et surtout parmi le personnel de ses nombreux établissements pour lequel il était un véritable père.

Ce fut aussi un homme de bien. Nombreuses furent les institutions de bienfaisance qui bénéficièrent de sa proverbiale générosité. Il aimait aussi à faire le bien anonymement parmi les familles à qui le sort avait réservé des déboires ; il dotait des jeunes filles pauvres, octroyait des bourses scolaires, etc.

* * *

L'hôpital Sednaoui est un véritable hôpital de luxe. Il est bâti dans le style des châteaux. Bien qu'il ne compte que 42 lits, il a coûté L.E. 43.000, ce qui revient à plus de mille livres le lit. Ceci n'est pas étonnant, car non seulement l'ameublement, mais aussi l'installation, commandés en Suisse et en Pologne avant la guerre, sont de tout premier ordre. L'hôpital est doté d'un système de conditionnement d'air qui en fait un établissement unique en son genre. Chaque chambre possède sa propre salle de bain.

Après la construction et l'équipement de l'hôpital, la famille Sednaoui en fit don au Croissant-Rouge.

S.M. le Roi, après l'inauguration de l'hôpital, daigna octroyer le grade de pacha à Joseph Samaan Sednaoui pacha et le grade de bey de 1ère classe à Elie Sednaoui bey.



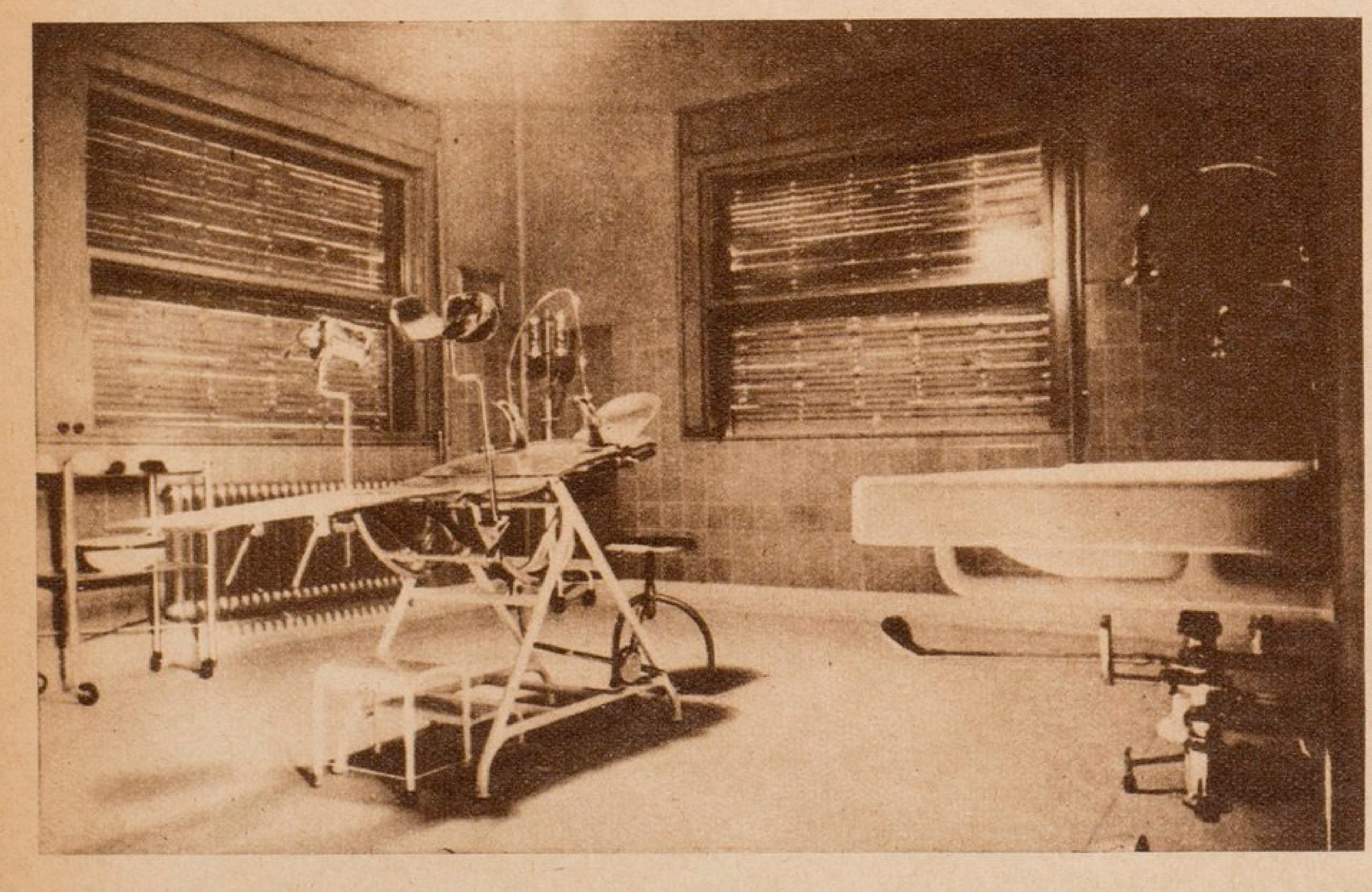
S.M. le Roi coupe le ruban vert placé à la porte extérieure du bâtiment, inaugurant ainsi le nouvel hôpital Sednaoui. On voit aux côtés de Sa Majesté le Dr Aly Ibrahim pacha, le férik Omar Fathi pacha, Ahmed Hassanein pacha, le Dr Mahmoud Maher bey et Mme Hassan El Chérif.



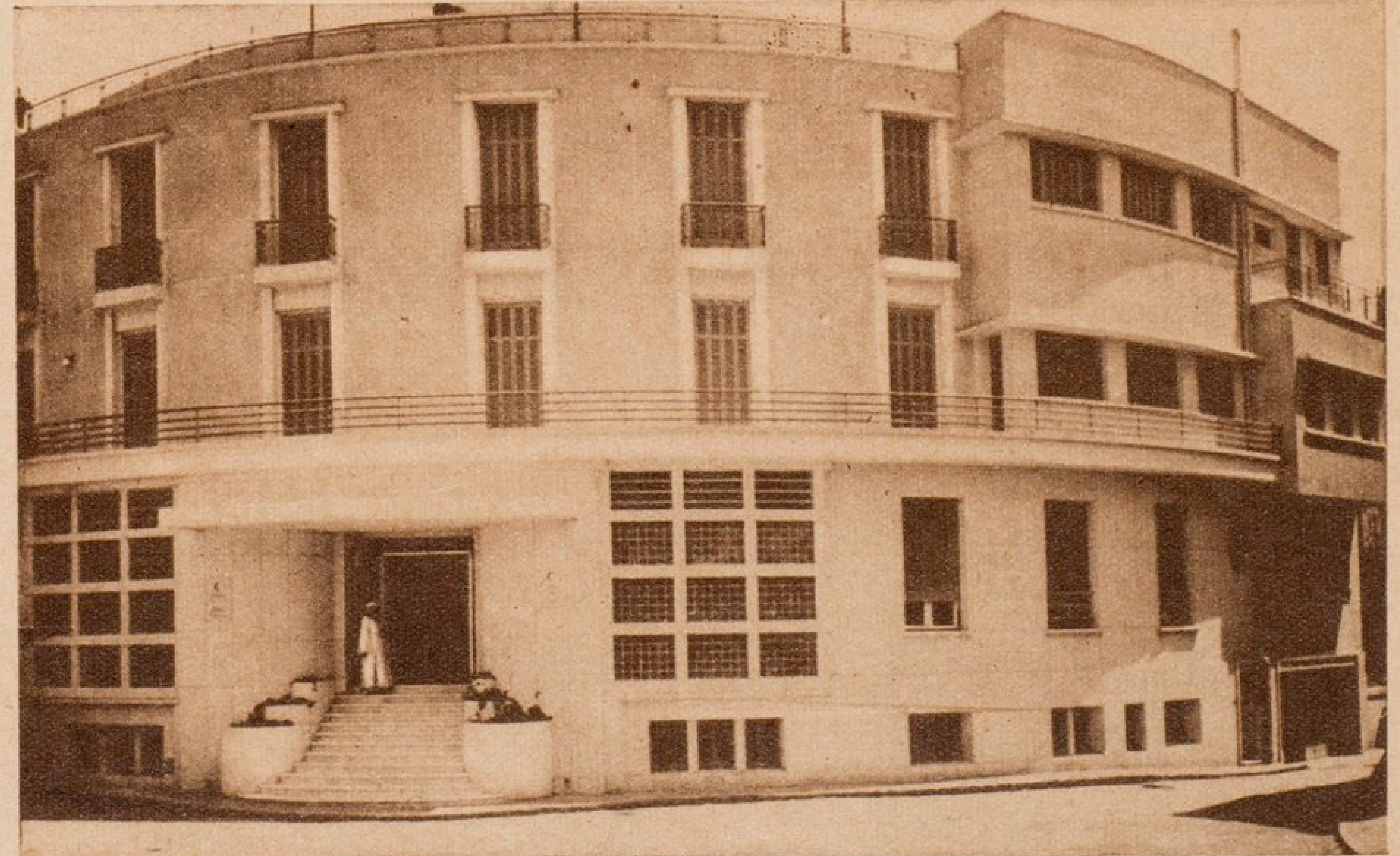
S.E. Joseph Sednaoui pacha (au centre) attend l'arrivée de S.M. le Roi en compagnie de Mahmoud Sioufi bey, Mahmoud Sabry pacha et les dirigeants de l'Association du Croissant-Rouge.



Après sa visite, S.M. le Roi quitte l'hôpital Sednaoui pour rentrer au palais d'Abdine. On voit aux côtés de Sa Majesté Hussein Sirry pacha, Ahmed Hassanein pacha, Ismail Teymour bey, le Dr Mahmoud Maher bey, le férik Omar Fathi pacha, etc.



La salle de chirurgie de l'hôpital Sednaoui a coûté à elle seule plus de 5.000 livres. Elle est dotée d'appareils et d'instruments les plus modernes.



L'hôpital Sednaoui vu de l'extérieur a l'air d'une belle villa de trois étages aux lignes modernes, à l'architecture sobre et pratique. Il a coûté L.E. 43.000

DYCK, CHIEN-SOLDAT

A SAUVE 22 COMBATTANTS

ET FAIT 5 CHIENS PRISONNIERS

Deux fois blessé il sera à l'honneur

Les chiens, comme Dyck et ses nombreux camarades, sont d'une incontestable utilité en temps de guerre. Celui-ci attend la rédaction d'un message qu'il remettra sûrement à son destinataire. Ces chiens de guerre se laissent tuer plutôt que de livrer à un étranger le précieux pli qu'ils emportent.

Vingt-deux soldats doivent la vie à Dyck, et il sera décoré. Il porte encore sa plaque d'immatriculation : C.M. 219, matricule 959. Dyck est grand, noir, avec des reflets bleus et lustrés, il a des yeux d'or roux où jouent des reflets doux, attachants comme des caresses, et des lueurs fougueuses, sauvages. Dyck a été appelé 15 jours avant la mobilisation, comme « spécialiste » ; il a fait toute la campagne au 23e R.I. colonial.

Dyck est un chien, un magnifique groenendal. Promu caporal, il n'a pas quitté son maître, Georges Jacquin, dit Dickson, chef d'une section de chiens de liaison, pendant la guerre.

Et Dyck, pourtant, n'avait pas été préparé à la vie des cantonnements et à celle des champs de bataille, qu'il a connue rudement près de Bitche et à Montmédy. Dyck est un chien savant, un chien de music-hall. Son maître, depuis 1936, présente un numéro fameux sur les scènes de France. Dyck avait alors deux ans, deux ans pendant lesquels Georges Jacquin ne l'avait pas quitté. Un jour Jacquin, inconsolable de la mort d'un autre Dyck aussi savant, que des envieux avaient, au cours d'une tournée, empoisonné, est emmené par des amis auprès d'une portée de huit petits groenendals, nés quatre jours auparavant. Jacquin comprit tout de suite qu'il pourrait y avoir un nouveau Dyck !

— J'en choisis un en fermant les yeux, dit-il, ce sera le mien : Dyck était ressuscité.

UN PETIT CHIEN QUI ETONNE DEJA

Ce fut d'abord un petit chien comme tous les autres ; il aimait son biberon, mais lui préféra vite les solides pâtées à goût de viande. Vif, même lorsqu'il n'est encore qu'un chiot, maladroit sur ses grosses pattes. Déjà il est beau. Son père et sa mère furent primés dans des concours internationaux. Jacquin, pour qui il est l'ami, le consolateur, Jacquin qui a fait du trapèze volant comme voltigeur, qui fut acrobate, dompteur, et qu'un grand chagrin a éloigné des numéros avec partenaires, se met à son dressage. Le résultat est incroyable. Un signe imperceptible, un claquement de doigts ou de langue que nul n'entend, Dyck obéit, il obéit même à la pensée, il joue aux cartes, il additionne, soustrait. Il se délie ou détache son maître ligoté. Dyck étonne, charme, conquiert — même l'armée. Un colonel assiste un jour à l'une de ses représentations. Il vient trouver ensuite Dickson dans les coulisses.

— Pourriez-vous dresser des chiens de liaison ?

— Certainement.

— Venez me voir demain dans mon bureau, aux Invalides.

Dickson s'enthousiasme, il fait une période de trois semaines, avec Dyck, bien entendu.

DYCK CAPORAL...

A la mobilisation, il était prêt, avec son chien. Tous deux sont convoqués. Ils passent quinze jours aux environs de Paris pour prendre contact avec les troupes : neuf chiens de toutes races. Dyck sera le dixième et, bientôt, le caporal. Il y a Bobby, un bouvier ; Riri, un malinois, le grand copain de Dyck ; Myrza, une briarde, un des fameux sujets de la section. Tout ce petit monde commence à vivre en bonne intelligence, s'habitue à effectuer des liaisons. Dyck est tout de suite à la tête du peloton. Il sait accomplir une liaison triple à huit ou dix kilomètres ; il parcourt parfois cent quatre-vingts kilomètres dans sa journée ; il apprend à éviter les patrouilles ennemies, à se détourner de son chemin lorsqu'il croise le péril, à se planquer lorsque éclatent les bombes ou tombent les obus, à ne pas redouter le bruit de la D.C.A.

Il essuie très vite son premier feu. C'est en Lorraine, en arrière de Bitche, dès septembre. Dyck encaisse bien. Ses camarades un peu moins. Ils s'habitueront. Dyck paraît sentir son rôle de chef. Quand il voit que Myrza se terre, il va près d'elle ; d'un coup de museau, il la rassure, il la calme. Elle le domine de son grand corps tout poilu. Et c'est lui, cependant, qui semble la protéger.

...LES RAMENE VIVANTS

Une mission délicate se présente. Il faut effectuer une liaison, entre des nids d'armes automatiques ennemies. Le maître de Dyck est volontaire. Dyck est avec lui. Et ils se replient seulement quand la liaison est établie. Mais deux prisonniers sont ramenés, deux prisonniers vivants : ce sont deux chiens bergers allemands — en liaison, eux aussi. Dyck a joué un rôle prépondérant. Il a décelé les bêtes, les a attirées. Au dernier moment, Dickson arrive à faire entrer l'une d'elles dans une maison. Dyck monte la garde derrière la porte. Impuissant, il entend son maître se battre avec le chien. Dickson le maîtrise, le ramène. Le lendemain, Dick, en champ clos, attaque le chien qui avait mordu son maître. Il faut le lui arracher !

Trois autres prisonniers sont encore faits dans les mêmes conditions. Ce haut fait vaut à Dyck et à Dickson une permission exceptionnelle de dix jours, le 9 octobre. Et tous deux partent pour Paris. Au retour, ils feront une belle séance récréative, car, non seulement ils combattent, mais ils amusent encore les soldats.

Fin octobre, le 23e colonial part pour la région de Montmédy. Il n'en bougera plus. Dyck et son maître cantonnent à La Neuville. Entre Olizy-Margut et Chauvenne, les liaisons s'exécutent.

Et c'est le 10 mai. Ce matin-là, au petit jour, les vagues d'avions se succèdent avec un bruit d'enfer. Bientôt des sifflements, des éclatements terrent les chiens. Dyck est près de son maître, qui l'a fait coucher. Et les vagues déferlent, et les bombes tombent. C'est la grande bagarre qui commence. Elle ne cessera, dans le secteur qui n'a pas lâché prise, qu'après le définitif repli. Cinq chiens sont aux avant-postes, cinq chiens sont à l'arrière. Les liaisons ne chôment pas. Dyck reparaît un jour en se traînant ; il est blessé. Trois balles de mitrailleuse ont pris son dos en écharpe. Il est revenu malgré tout. Il y a des manquants dans les hommes, des manquants dans les chiens. Flag ne revient pas, puis Bobby, puis un autre. Un jour, c'est Myrza, et Dyck la cherche. Dyck pleure, mais le service l'attend. Car, maintenant que les liaisons sont devenues difficiles, son instinct bienveillant lui fait retrouver les blessés. Il vient prévenir quand il en a trouvé un. Il entraîne son maître, ou un camarade ; vingt-deux blessés sont ramenés ainsi.

Six chiens, maintenant, sont morts — au champ d'honneur. Avant une affaire qui paraît s'annoncer particulièrement chaude, Dickson confie les quatre survivants à un gars de la C.H.R., qui s'en va, avec ses fourgons, à l'arrière. Dyck part, contraint. Quelques heures après, fourbu, crotté, blessé à l'épaule, au milieu de la bataille il réapparaît. Il venait de faire quarante kilomètres en courant pour retrouver son maître. On l'avait bien attaché, mais c'est un chien qui sait défaire les nœuds.

Depuis ce jour-là, Dyck et Dickson ne se sont plus quittés, même le jour où, ramenant un blessé, le caporal Gourgabel, Dickson tombe à son tour, frappé à la jambe. Il s'écroule au bord d'un marais ; il va glisser dans l'eau. Le chien le retient, le tire, le lèche jusqu'à ce qu'il revienne à lui. Appuyé sur la bête, il peut rejoindre les avant-postes.

Dyck et Dickson sont de ceux qui ont repris la côte 354, de ceux qui ont tenu dans l'effroyable retraite.

Du 23e colonial, il est resté 250 vivants sur 3.800 hommes. Parmi les chiens, seuls Riri et Dyck ont survécu.

Dyck et son maître sont aujourd'hui à Lyon. Et la Société Protectrice des Animaux va décorer ces jours-ci, le chien auquel vingt-deux familles doivent la joie d'avoir pu de nouveau serrer dans leurs bras un fils, un père, un mari.

LE PROCHAIN NUMÉRO D'«IMAGES» SERA CONSACRÉ A :

LA GUERRE DANS LES AIRS...

UNE COUVERTURE EN COULEURS

28 PAGES — P.T. 2



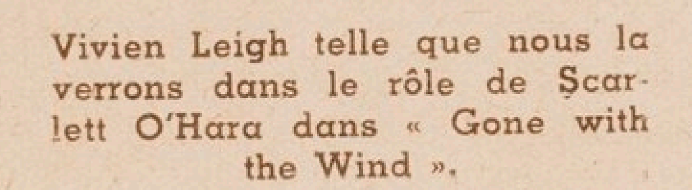
Une scène de « Gone with the Wind ».



Rhett et Scarlett (Clark Gable et Vivien Leigh) fuient ensemble d'Atlanta pour se rendre à Tara, ville natale de Scarlett.



La société d'Atlanta est indignée en voyant Scarlett danser avec Rhett, le contrebandier. Scarlett est d'ailleurs une veuve et les veuves ne dansent pas à Atlanta.



Vivien Leigh telle que nous la verrons dans le rôle de Scarlett O'Hara dans « Gone with the Wind ».



Un grand gala au profit du "British Community War Fund"

La « British Community War Fund » (fonds de guerre de la Communauté britannique) organise pour mercredi prochain, 14 mai, à 9 h. p.m., au cinéma Métro, une grande représentation de gala pour la première de « Gone with the Wind », le grand roman de Margaret Mitchell qui a été porté à l'écran.

Le fonds de guerre de la Communauté britannique est destiné à procurer du bien-être aux forces impériales du Moyen-Orient.

Au début de la guerre, de nombreuses souscriptions furent ouvertes dans certains buts définis, mais tous ces fonds furent englobés en un seul — pour éviter la dispersion des efforts des hommes de bonne volonté — en un seul qui reçut le nom de « British Community War Fund ».

Pour la représentation de gala au profit du fonds de guerre de la Communauté britannique, le prix des places a été fixé comme suit :

Balcons P.T. 60 et 40. — Orchestre P.T. 20 et 15.

"ILS DEVINRENT DES AMIS"

En deux temps et trois mouvements, le voleur se trouva à l'intérieur de la chambre. Puis il alluma lentement sa cigarette. Un cambrioleur qui respecte son « art » prend toujours son temps avant de prendre autre chose.

La villa était calme ; les meubles dégarnis et désordonnés firent conclure à l'individu que le propriétaire de la maison devait se trouver sur une plage quelconque, en train de raconter à un interlocuteur quelconque que personne n'avait jamais réussi à comprendre son cœur tendre et solitaire. D'un autre côté, une faible lumière, provenant de la seconde chambre à gauche, lui révéla que le maître de la maison était là, sur le point de s'endormir.

La cigarette éclairait faiblement le visage du malfaiteur ; il appartenait, certainement, à la troisième catégorie de voleurs ! Cette catégorie-là n'a pas été encore reconnue officiellement. La police nous a familiarisés avec la première et la seconde ; la classification, aussi saugrenu que cela puisse sembler, est des plus simples : elle dépend d'un col.

Un voleur qui ne porte pas de col, c'est un dégénéré de la pire espèce, vicieux et dépravé... Un voleur qui porte un col est un « gentleman-cambrioleur ». Il déjeune en robe de chambre brodée, fréquente la meilleure société et possède une femme dans chaque ville : ceci pendant le jour. La nuit, il retourne à ses « affaires » et redevient cambrioleur.

Le voleur dont nous parlions plus haut portait une casaque bleue. Ce n'était ni un « gentleman-cambrioleur » ni un dégénéré... La police aurait été incapable de le classifier, car elle n'avait pas encore eu à faire à des voleurs sans prétention : des voleurs n'appartenant ni à l'aristocratie, ni à la lie de la société.

Le voleur « catégorie n° 3 » ne portait ni masque, ni lunettes noires, ni gants en caoutchouc : il tenait en main un revolver et mastiquait, si l'on ose dire, d'un air pensif. Il se dirigea lentement vers la deuxième chambre à gauche et en ouvrit la porte.

Une petite veilleuse éclairait la pièce et un homme dormait dans le lit. Sur la table de nuit traînaient divers objets : clefs, montre, argent, tablettes d'aspirine, médecines.

Le voleur avança de trois pas... Le dormeur se retourna et ouvrit les yeux ; sa main droite glissa sous le coussin.

— Bougez pas, dit le voleur, sur un ton de conversation (les voleurs de la 3e catégorie ne crient pas).

Le dormeur qui ne dormait plus fixa le revolver et se tint tranquille.

— Haut les mains ! commanda le cambrioleur.

Le maître de la maison s'assit sur le lit et éleva le bras droit, d'un air irrité.

— Et l'autre bras ? demanda le voleur. Vous voudriez peut-être vous en servir pour me tuer, s'pas ? Vite, levez-le !

— Je ne peux pas, répondit l'homme.

— Pourquoi ?

— J'ai des rhumatismes à l'épaule.

— Inflammatoires ?

— Dans le temps, oui, mais l'inflammation est partie.

Le voleur hésita... Il regarda le médicament sur la table de nuit, puis se retourna de nouveau vers l'homme, avec un air embarrassé :

— Ne me fixez pas comme ça, imbécile, dit le maître de céans avec mauvaise humeur. Si vous venez pour voler, allez-y, prenez ce qu'il vous faut et finissons-en.

— S'cusez-moi, répondit le voleur en ricanant, mais... enfin, c'est heureux pour vous que les rhumatismes et moi nous soyons de bons amis... J'en suis atteint au bras gauche... tout autre que moi vous aurait brûlé la cervelle, lorsque vous avez refusé de lever le bras.

— Depuis combien de temps avez-vous cette maladie ? s'enquit l'homme.

— Quatre ans. Quelle calamité ! Lorsqu'on l'a, ça y est : on n'en finit plus !...

— Avez-vous jamais essayé l'huile de serpent ? demanda le malade, d'un air intéressé.

— Par tonnes !

— Et les pilules Chiselum ?

— Diable ! j'en ai pris durant cinq ans... pas fameux ! Je me suis senti un peu mieux avec l'extrait de Finkelham, mais ça a repris de nouveau.

— Vous sentez-vous plus souffrant le jour ou la nuit ?

— La nuit... juste quand je travaille... Mais, je vous en prie, baissez donc votre bras... Dites, avez-vous essayé les vitamines ?

— Jamais...

Le voleur s'assit sur le bord du lit et déposa son arme sur ses genoux.

— Je crois que les docteurs n'y comprennent rien.

— Vous avez bien raison. J'ai dépensé des centaines de livres sans obtenir de résultat... Avez-vous continuellement des douleurs ?

— Non, pas toujours... Mais quand la pluie est sur le point de tomber, grands dieux !

— Moi aussi, dit le citoyen, je sens l'humidité à cent lieues.

Le voleur regarda son pistolet et l'enfouit dans sa poche, d'un air gêné.

— Dites, mon vieux, continua-t-il, avez-vous essayé l' « opideldoc » ?

— Oh ! ne m'en parlez pas ! J'aurais pu tout aussi bien employer du beurre de cuisine.

— Bien dit, approuva le voleur. Après tout, je crois que la seule chose qui puisse nous soulager, c'est un bon verre de whisky... Hein ? Qu'en dites-vous ? Levez-vous et allons prendre un verre au bistro du coin.

— Je ne peux plus m'habiller tout seul, dit le citoyen, et je pense que mon valet dort.

— Allons, sautez du lit. Je vous aiderai à mettre vos vêtements...

L'esprit des conventions se réveilla tout d'un coup chez l'homme du monde.

« Cela semblera drôle », pensa-t-il.

— Voilà votre chemise, dit le voleur, mettez-la vite. J'ai connu un malade qui prétendait que le « Ombery's ointment » l'a guéri en deux semaines...

En arrivant à la porte, l'homme se retourna :

— J'ai oublié mon argent, expliqua-t-il, sur la table de nuit.

Le voleur le tira par le bras :

— Venez donc, lui dit-il, laissez votre argent tranquille, je vous en prie... J'ai de quoi payer... avez-vous jamais essayé l'huile de wintergreen ?

(Adapté de l'anglais)

IMAGES

Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires :
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie: 42, rue Nébi Daniel. Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 75
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 100
Autres pays .... P.T. 130
Adresse : Poste Centrale — Le Caire

L'ART D'ETRE GENERAL (Suite de la page 5)

premier coup de feu. Discours et harangues sont utiles au cours de la campagne même pour chasser les impressions défavorables, mettre au point les faux bruits, maintenir dans les campements un esprit approprié et fournir des sujets à amusements pour le bivouac.

Un général qui s'adresse individuellement à ses hommes risque parfois de recevoir une réponse déconcertante. Haig avait l'habitude d'inspecter ses hommes dans le plus complet silence. Or, un jour, un des officiers de son état-major lui suggéra que cela ferait certainement meilleure impression s'il adressait la parole à un ou deux soldats. Se conformant à ce conseil, il demanda à l'un de ses hommes au cours d'une inspection : « A quelle date avez-vous commencé cette guerre ? » La réponse fut : « Ce n'est pas moi qui l'ai commencée, mais le Kaiser, mon général. »

Les explosions de colère ne ruinent pas nécessairement le prestige dont un général jouit auprès de ses troupes. Elles sont considérées comme choses normales par les hommes qu'elles n'indignent pas toujours et dont elles provoquent parfois même l'admiration, exception faite, bien entendu, de ceux qui sont directement intéressés. Le sarcasme, par contre, est toujours pris en mauvaise part et est rarement pardonné. Dans la Péninsule, les sarcasmes de Craufurd, le brillant mais inégal commandant de la Division Légère, étaient beaucoup plus craints et blessaient beaucoup plus profondément que les explosions de Picton, homme rude au caractère particulièrement violent.

Un commandant supérieur doit-il avoir le sens de l'humour ? Posséder le sens de l'humour est chose excellente pour tout le monde, à condition toutefois qu'il ne se manifeste ni trop souvent ni trop rarement. A ma connaissance, le sens de l'humour n'est pas une qualité très fréquente chez les grands généraux. Allenby en était indiscutablement pourvu, bien qu'il ne fût pas recommandé de plaisanter avec lui. Mais il le gardait pour les circonstances non officielles. Haig, à mon avis, ne possédait pas du tout le sens de l'humour. Il en est de même de Napoléon. Le seul grand chef dont on puisse vraiment dire que c'était un humoriste est cet excentrique génie russe dont j'ai déjà parlé : Suvorov. Peut-être était-il, d'ailleurs, beaucoup plus un saltimbanque qu'un humoriste. Le soldat britannique est, en tout cas, l'un des plus grands humoristes du monde. Les Allemands, dont la race est entièrement dépourvue d'humour, se sont, après la dernière guerre, livrés à une enquête sur le moral des différentes armées et ont reconnu que la force de résistance des soldats britanniques était due pour une grande part à leur sens de l'humour. Ils décidèrent, en conséquence, d'introduire le sens de l'humour parmi leurs propres soldats et adjoignirent aux manuels d'instruction militaire un chapitre vantant ses mérites. A titre d'exemple, les manuels en question donnaient un des dessins de Bairnsfather représentant « Old Bill » assis dans une pièce dont un obus murs comporte un large trou fait par un obus. Un de ses camarades de chambre, nouveau venu, demande : « Qui a fait ce trou ? » « Une souris », répond « Old Bill ». Au-dessous du dessin et de sa légende, une note explicait solennellement, à l'intention des recrues allemandes : « Ce n'était pas une souris, mais un obus. »

LA MEILLEURE LECTURE

De ces quelques réflexions à bâtons rompus que je viens de faire, il ne ressort peut-être que très peu de conclusions concrètes. Ce que je me suis efforcé de prouver, c'est que la guerre et l'histoire militaire sont une question de sang et de chair et non une question de diagrammes, de formules ou de règlements. Il n'y a pas là un conflit de machines, mais un conflit d'hommes. Sur l'un des murs de la salle de conférences d'une école française d'infanterie que j'ai eu l'occasion de visiter, on peut lire ces phrases d'Ardant du Picq :

L'homme est la première des armes de la guerre : étudions donc le soldat au combat, car c'est lui qui fait une réalité d'une bataille. Seule l'étude du passé peut nous inculquer le sens des réalités et nous indiquer comment le soldat combattra à l'avenir.

Lorsque vous étudiez l'histoire militaire, ne lisez pas des essais sur la stratégie ou les principes de la guerre. Lisez des biographies, des mémoires, des nouvelles historiques comme : « La route vers la gloire » ou « Schœnbrunn ». Efforcez-vous de saisir le sens profond de ces lectures. Que vous appreniez que Napoléon a gagné la campagne de 1796 par une manœuvre sur les lignes intérieures est chose de peu de valeur. Si vous découvrez, par contre, comment un homme jeune et inconnu est parvenu à décider une armée désorganisée, révoltée et à demi affamée à se battre ; comment il a réussi à lui infuser l'énergie pour marcher et combattre comme elle l'a fait ; comment il a pu avoir le dessus sur des généraux plus âgés et plus expérimentés que lui, alors vous aurez vraiment appris quelque chose. Si Napoléon a pu aller aussi loin qu'il l'a fait, c'est moins grâce à l'étude des règles de la stratégie que par suite d'une profonde connaissance du caractère humain de la guerre. L'anecdote suivante, qui date de ses débuts militaires, montre à quel point il s'y entendait en matière de psychologie. Alors qu'il n'était encore qu'un petit officier d'artillerie, il installa, au cours du siège de Toulon, une batterie en un point si exposé que tout le monde lui déclara qu'il ne trouverait jamais les hommes nécessaires pour la faire fonctionner. Napoléon ne dit rien, mais il se contenta d'installer sur la pièce une immense pancarte sur laquelle il avait écrit : « La batterie des hommes sans peur. » Les artilleurs accoururent et la batterie ne manqua jamais de servants.

Voici, à présent, quelques principes qu'un général appliquera avec succès dans ses relations avec ses hommes. Un général doit faire respecter strictement, mais cependant pas d'une façon austère, la discipline. Il ne doit pas manquer d'accorder des félicitations lorsqu'elles sont dues, verbalement ou par écrit. Il doit se montrer à ses troupes aussi souvent et d'une façon aussi impressionnante que possible. Le cérémonial a du bon. Il ne doit jamais se laisser aller à l'ironie, laquelle permet des succès faciles au détriment d'un tiers, mais offense toujours. Il doit dire à ses hommes la vérité, excepté lorsqu'il est absolument nécessaire de cacher certains plans. Au cours de la dernière guerre, les soldats étaient très défavorablement impressionnés par les textes publiés par l'Intelligence Service et destinés à montrer que les soldats allemands se battaient mal, alors qu'ils savaient parfaitement que leurs adversaires combattaient toujours aussi énergiquement.

Pour conclure, je dirai que les rapports entre un général et ses troupes sont, à beaucoup de points de vue, comparables à ceux d'un cavalier avec son cheval. Le cheval doit être contrôlé, discipliné mais aussi encouragé. Conformément à un vieux précepte de chasseur, « il doit, quand il est à l'écurie, être soigné comme si sa valeur dépassait cinq cents livres et il doit être monté sur le champ comme s'il valait moins d'une demi-couronne ». Quant au cheval, il sent, à son propre confort, s'il est bien ou mal monté. Il sent également si son cavalier est courageux ou apeuré, résolu ou hésitant. Un général doit, parfois, monter ses hommes. Les meilleurs cavaliers ne sont pas toujours ceux qui aiment le plus les chevaux. Un général peut, un temps, réussir à persuader ses supérieurs qu'il est un bon chef ; il lui sera impossible d'en convaincre ses troupes, à moins qu'il n'ait réellement les qualités d'un bon commandant.

A. WAVELL

LA SEMAINE PROCHAINE :
SOLDATS ET POLITICIENS EN TEMPS DE GUERRE

CROIX-ROUGE INTERNATIONALE

MESSAGES FAMILIAUX POUR LA GRECE ET LA YOUGOSLAVIE

Bien que la Délégation du Comité International de la Croix-Rouge pour le Proche-Orient n'ait pas été officiellement informée de l'extension à la Grèce et à la Yougoslavie du Service des Messages Familiaux, elle accepte d'envoyer au Comité International de la Croix-Rouge ces messages de 25 mots sur formulaires de la Croix-Rouge, rédigés en français, anglais ou allemand.

Elle espère que le Comité International sera en mesure d'acheminer ces messages à destination.

Le public sera informé si des messages familiaux pourront ultérieurement être rédigés en grec.

L'adresse de la Délégation est : 16, Avenue de la Reine Nazli — Immeuble de la Société Royale d'Economie Politique et de Législation. — Le Caire.

VISITES AUX PRISONNIERS DE GUERRE

M. Henri Junod, délégué par le Comité International de la Croix-Rouge pour visiter les prisonniers de guerre britanniques et les internés civils helléniques en Afrique Orientale Italienne, est arrivé au Caire au moment même où les troupes britanniques entraient à Asmara et en Ethiopie.

D'accord avec les autorités britanniques, sa mission a été modifiée et M. Junod vient de se rendre à Asmara pour y visiter les prisonniers de guerre italiens et établir le contact avec la population civile par le moyen de l'envoi des messages familiaux de 25 mots du Comité International.

D'Erythrée, M. Junod se rendra en Ethiopie dès que les circonstances le permettront.

D'autre part, le C.I.C.R. a envoyé son délégué, M. Lambert, visiter le camp de Sulmona, où sont internés des prisonniers de guerre britanniques, et l'a prié de se rendre, aussitôt possible, en Afrique Septentrionale Italienne.

Délassons-nous...

LE COIN DU DETECTIVE

UN CORPS DANS L'EAU

L'inspecteur lut à haute voix la note trouvée dans la poche du mort. L'écriture au crayon, bien que tremblante, était très nette : « Je ne peux plus vivre. Adieu. »

— Qui a trouvé le corps de Divort ?

— C'est son associé, M. Mars, qui m'a fait appeler immédiatement.

— Où avez-vous trouvé cette note ?

— Dans la poche gauche du veston.

— Avez-vous fouillé toutes les poches ?

— Oui, et j'ai trouvé peu de choses : le carnet auquel il avait arraché la feuille, une montre, un crayon à encre, de la monnaie et des clefs.

— Bon ! Voulez-vous introduire M. Mars...

* * *

— Saviez-vous, Monsieur, que votre associé avait l'intention de se suicider ?

— Il en parlait souvent, surtout depuis que nos affaires sont moins prospères. Il disait : « Je finirai mes jours dans cette rivière ». Aussi, hier, quand j'ai constaté qu'il avait quitté le bureau sans raison depuis plus de quatre heures, suis-je venu faire un tour près de la rivière. Hélas ! mes pressentiments étaient exacts. Je vis un corps dans l'eau. C'était lui. Je l'ai retiré et j'ai couru prévenir la police.

— En effet, le médecin diagnostique que le cadavre a séjourné environ trois heures dans l'eau. Vous n'avez touché à rien ?

— Non. J'ai tout de suite prévenu la police.

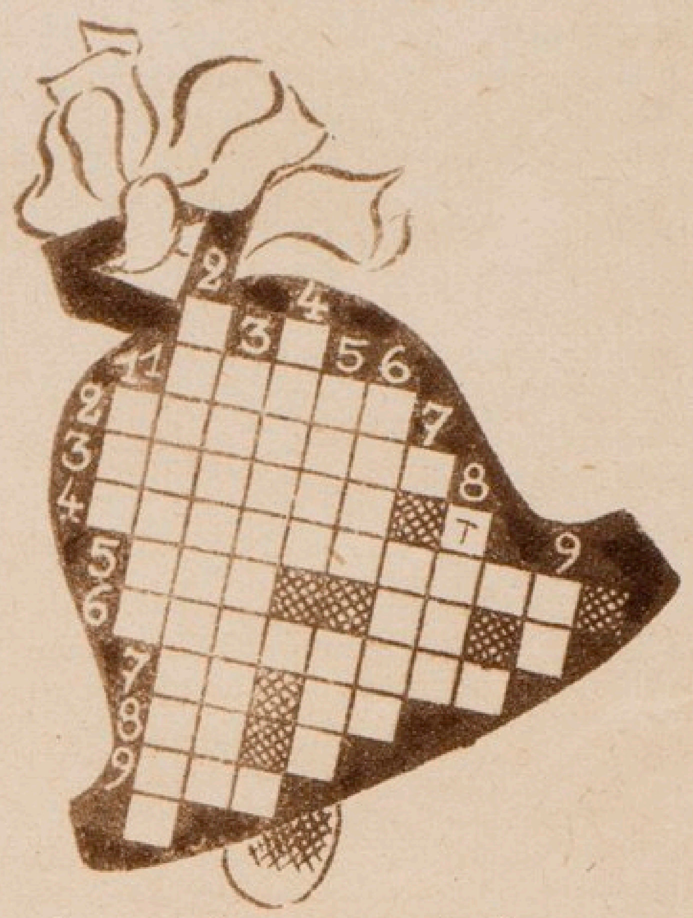
— Parfait. Je vous inculpe tout de même d'homicide volontaire.

COMMENT L'INSPECTEUR A-T-IL SU QUE M. MARS ETAIT L'ASSASSIN ?

(Lire la réponse au prochain numéro)

Mots Croisés

LA CLOCHE



Horizontalement : — 1. *Petite monnaie qui valait le quart d'un sou.* — 2. *Celui qui sonne les cloches.* — 3. *Qui a de l'activité (au féminin).* — 4. *Ensemble des cheveux.* — 5. *Epoque fixe où l'on commence à compter les années. Négation.* — 6. *La plus répandue en France est celle dont le chef est à Rome.* — 7. *Dans une salve. Le premier de tous.* — 8. *Pronom.* — 9. *Point cardinal.*

Verticalement. — 1. *Enveloppe fermée par le haut.* — 2. *Tour d'une église.* — 3. *Qui ne perdent pas de vue leurs intérêts.* — 4. *Pièces de fer ou de bois qui servent à tourner une roue, une machine...* — 5. *Songe.* — 6. *Combat entre deux adversaires. Amusant, joyeux.* — 7. *Liés ensemble.* — 8. *Réunion de trois personnes.* — 9. *Adjectif possessif.*

COMMENT AVEZ-VOUS CONNU VOTRE MARI ?

Telle est la question posée par un psychologue viennois à 5.000 épouses. Voici les résultats de cette enquête :

35,6 %	connaissaient leurs maris de longue date, depuis l'école ou l'université.
14,6 %	se sont connus par relations communes.
12,8 %	travaillaient au même bureau, à la même usine.
10,3 %	étaient membres d'une même association, même club.
8,9 %	se sont vus pour la première fois au cours d'un voyage.
7,2 %	ont fait connaissance à l'hôpital.
8,1 %	se sont connus au concert, au théâtre, à un bal.
2,5 %	doivent au hasard d'avoir rencontré leur future épouse. Ils se sont connus sous une pluie torrentielle, par un gant perdu, etc.

Savez-vous que le nom de

DIEU

N'A QUE QUATRE LETTRES DANS TOUTES LES LANGUES ?

FRANÇAIS	DIEU
ANGLAIS	LORD
LATIN	DEUS
ALLEMAND	GOTT
HEBREU (Jéhovah)	JHVH
ASSYRIEN	ADAT
HOLLANDAIS	GODT
DANOIS	GODH
PERSAN	SORN
MAHOMETAN	ALLA (ou Allah)
SUEDOIS	GOTH
SANSCRIT	DEVA
ESPAGNOL	DIOS
GREC	TEOS
GREC (mythologie)	ZEUS
VIKING	THOT
EGYPTIEN	AMON
INCA	PAPA
PHENICIEN	BAAL
JAPONAIS	SHIN
CHALDEEN	NEBO
HINDOUSTAN	HAKK

LE JEU DES INITIALES

On tire au sort deux lettres de l'alphabet : M et C, par exemple.

Et le gagnant est celui qui, en deux minutes, a trouvé le plus grand nombre possible de personnages célèbres ou même un seul personnage connu, portant les initiales tirées au sort :

MAURICE CHEVALIER

C'est assez difficile.

Pouvez-vous dire tout de suite à qui vous font penser les initiales suivantes :

R.K. P.B. (plusieurs noms à trouver).

A.F. C.D. A.C.

RIONS UN PEU

A une heure assez avancée de la nuit, deux poivrots attendent l'autobus à un coin de rue.

L'autobus arrive et nos deux noctambules ivres montent, non sans difficulté, sur la plate-forme où se trouve, parmi d'autres voyageurs, un officier de marine en uniforme. L'un des poivrots s'adresse à lui en lui remettant une pièce de dix francs.

— Donnez-moi un carnet de tickets, mon vieux.

Indigné, l'officier interpellé lui répond :

— Dites donc, si vous ouvriez un peu les yeux.

« Je suis lieutenant de vaisseau et non pas receveur, mon ami.

L'homme saoul, effrayé, de tapoter sur le ventre de son copain:

— Ecoute, mon vieux, nous voilà dans de jolis draps. Au lieu de monter sur un autobus, nous nous sommes embarqués sur un navire.

* * *

Un tapeur redoutable rencontre sur le boulevard un de ses amis qui occupe une situation enviable.

Serrements de mains, compliments, phrases banales, puis au moment où tous deux allaient poursuivre leur route, en sens inverse, le premier prend son ami par le bras :

— Ah ! dites donc, mon cher... Avez-vous cinq cents francs à me prêter ?... Mais vous savez, je n'en ai pas besoin aujourd'hui...

— Eh bien, alors ? s'étonne l'autre...

— Mais, reprend le tapeur, c'est que, chaque fois que j'en ai besoin, vous me répondez : « Ah ! mon bon, si vous me les aviez demandés hier ! »

« Eh bien ! voilà, cette fois, je vous les demande la veille.

* * *

Il n'y a pas longtemps, un professeur à l'Université d'Edimbourg faisait afficher dans sa classe le placard suivant : « Le professeur Wilson est heureux de porter à la connaissance des élèves la haute distinction dont il vient d'être l'objet. Il est nommé médecin particulier de la reine. »

Deux heures après, une autre affiche, au-dessous de la première, portait en gros caractères ces simples mots :

« God save the queen ! »

CE SALON EST MAL FREQUENTE...

Il y a dans ce salon 9 personnes mal élevées. Lesquelles ? Et pourquoi ?

(Lire la réponse à la fin de la rubrique).

DIMANCHE PROCHAIN :

LA GUERRE DANS LES AIRS

UN NUMERO SPECIAL D'« IMAGES »

ECRITURES MINUSCULES

Que faut-il admirer le plus de l'acuité visuelle ou de la constance des champions de l'écriture minuscule ? Bien des records ont été battus dans la lutte que se livrent les spécialistes de ces travaux, avides de remplir la plus petite surface possible avec le plus de mots.

Un M. G. Poulard réussit à couvrir, à l'aide de sa seule plume métallique et sans le secours du moindre instrument d'optique, une surface de 2,52 centimètres carrés, de 1.056 mots ou 2.585 lettres. Il écrivit également, et en spirale encore, 571 mots, soit 2.583 lettres, sur une feuille ronde de 1,76715 centimètre carré... Enfin, sur deux surfaces rectangulaires, chacune de 1,35 centimètre carré, il rédigea, sur l'une, les sept couplets et le refrain de *la Marseillaise*, et, sur l'autre, l'hymne impérial russe avec la musique et les paroles en français et en russe...

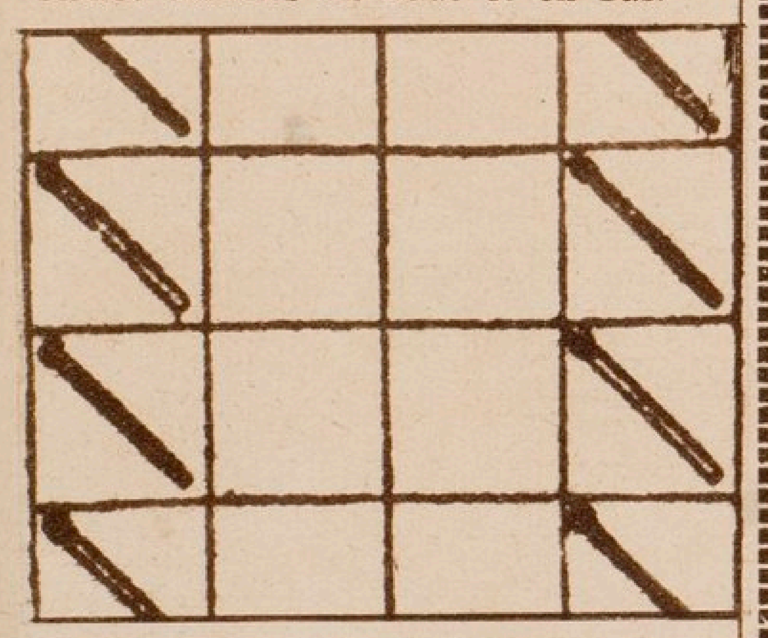
Jadis, M. Kerchenblat avait réussi à faire tenir l'histoire complète de Jeanne d'Arc au verso d'une carte postale. William Landauer, de Vienne, lui, y avait fait tenir 52.000 mots.

Enfin, tout récemment, un cultivateur autrichien, Franz Wielach, écrivit, en 130 heures, sur une carte postale ordinaire, tout le texte de l'Ancien Testament, soit environ 32.000 mots. Ecrit à l'œil nu, ce texte comporte des titres des chapitres à l'encre rouge.

Il est vrai que l'on parle souvent du Nouveau Testament écrit sur un grain de blé !...

AVEC DES ALLUMETTES

Voici un petit jeu que vous pouvez faire avec huit allumettes et un petit carré, sur lequel vous aurez tracé un quadrillé comme ci-dessous. Prenez quatre allumettes blanches et quatre vertes ou rouges. Disposez-les comme indiqué, c'est-à-dire 2 verts et 2 blancs alternés en haut et en bas.



L'un des joueurs prend les blanches, l'autre les vertes. Le gagnant est celui qui le premier a réussi à placer ses quatre allumettes sur une seule ligne verticale, horizontale ou diagonale. Les adversaires jouent à tour de rôle, chacun déplaçant une allumette dans une case voisine dans n'importe quel sens, à condition que la case ne soit pas occupée par l'adversaire.

JEUX DES LECTEURS

Voici deux problèmes que nous a adressés un de nos lecteurs d'Alexandrie, M. Marc Lévy.

CASSE-TETE

Si je retranche : neuf de six,
dix de neuf,
cinquante de quarante,
je trouve comme total : SIX.

CHARADE

Mon premier est un animal domestique.
Mon second se mange sur mon troisième.
Et si tu veux être aimé, sois mon entier.

(Lire les réponses dans notre prochain numéro).

CES FILMS FIRENT LEUR RENOMMEE

Voici, mélangés, les noms de quinze vedettes et les titres de quinze films qui les révélèrent. Quel est le film qui s'applique à chaque vedette ?

FILMS

1. Gribouille.
2. Trois de St-Cyr.
3. La Bandera
4. Entrée des artistes.
5. Lac aux dames.
6. Naples au baiser de feu.
7. Le million
8. Le Collier de la Reine.
9. Mayerling.
10. Jean de la Lune.
11. Marius.
12. Le Chemin du Paradis.
13. Prison sans barreaux.
14. Lilliom.
15. Ramuntcho.

VEDETTES

A. Viviane Romance.
B. Michel Simon.
C. Marcelle Chantal.
D. Henry Garat.
E. Danielle Darrieux.
F. Jean-Pierre Aumont.
G. Michèle Morgan.
H. Jean Chevrier.
I. Corinne Luchaire.
J. Jean Gabin.
K. Madeleine Ozeray.
L. Paul Cambo.
M. Annabella.
N. Claude Dauphin.
O. Pierre Fresnay.

UNE "HISTOIRE" DE TRISTAN BERNARD

Deux jeunes mariés, frais émoulus de Chicago, font leur voyage de noces à Venise.

En gondole, ils passent sous le pont des Soupirs.

Elle. — Où sommes-nous, darling ?

Lui. — Le combien sommes-nous, darling ?

Elle. — Le seize mai.

Lui. — Quelle heure est-il ?

Elle. — 13 heures 20.

Lui. — Parfait ! Alors, attendez.

Et il sort de sa poche un agenda qu'il consulte consciencieusement puis déclare, satisfait :

— Le 16 mai, à 13 heures 20 ? Alors, nous sommes à Venise !

NEUF PERSONNAGES MAL ELEVES

De gauche à droite. — Premier plan : Prend une fleur pour la mettre à sa boutonnière ; tient, en offrant le thé, des morceaux de sucre dans sa main ; se fait les ongles.

Deuxième plan : Passe le premier ; lit un magazine pendant qu'on lui parle ; se peigne ; jette les cendres de sa cigarette sur le tapis ; est assis, alors que la jeune fille qui lui parle est debout ; tourne insolemment le dos à la maîtresse de maison.

REPONSES

DES PROBLEMES PUBLIES DANS NOTRE DERNIER NUMERO

Les deux crayons. — Ils sont d'égale longueur.

Le vendeur d'oranges. — Il ne fait aucun bénéfice.

Le centre de la terre. — Le centre de la terre est plus près des pôles que de l'équateur.

Féminités

COMMENT LUTTER contre les petits ennuis quotidiens



...Si votre peau est laide, si votre visage luit, c'est sans doute que vous ne les soignez pas comme il le faudrait. Pour supprimer ces inconvénients, mettez toujours dans l'eau avec laquelle vous vous lavez la figure une pincée de borate de soude. Veillez aussi à votre régime. Ne mangez pas des aliments gras. Il est impossible qu'au bout de trois ou quatre semaines vous ne constatiez pas un progrès considérable, si vous suivez ces deux suggestions.

...Au contraire, votre peau vous semble trop sèche, de petites rides très fines sillonnent votre front et les contours de votre bouche ? C'est alors un signe que vous négligez de graisser suffisamment votre visage. Ce n'est qu'en lui donnant chaque jour la quantité de crème nourrissante qui lui est indispensable que vous parviendrez à lui rendre sa fraîcheur et sa transparence.

...Si vos cheveux sont cassants et ternes, c'est que votre état général est déficient et que votre cuir chevelu n'est pas entretenu comme il le faudrait. N'oubliez pas que, si vous êtes fatiguée, énervée, vos cheveux subissent l'influence de votre humeur. Donc, avant tout, ayez une bonne santé et dormez bien. Brossez vos cheveux quotidiennement ; massez votre cuir chevelu. Soyez attentive au lavage et au rinçage de votre tête. Aérez aussi souvent que possible votre chevelure et tout rentrera, peu à peu, dans l'ordre.



...Vous trouvez que votre maquillage ne tient pas ? Cela est dû au fait que votre peau est en mauvais état, et si vous ne cherchez pas à la rendre normale, tous les fards, toutes les crèmes et les lotions que vous mettrez ne cacheront pas vos pores dilatés, vos rides et tout ce qui contribue à abimer votre teint.





...Vos doigts et vos ongles laissent-ils à désirer ? C'est certainement que vous les soignez mal et irrégulièrement. Mais, aussi, c'est peut-être que votre organisme se décalcifie, ce qui expliquerait l'extrême fragilité de vos ongles. Consultez votre médecin, ce ne sera pas superflu, car vos ongles vous donnent un avertissement qu'il vaudrait mieux ne pas négliger. Ecoutez-le avant qu'il ne soit trop tard !...

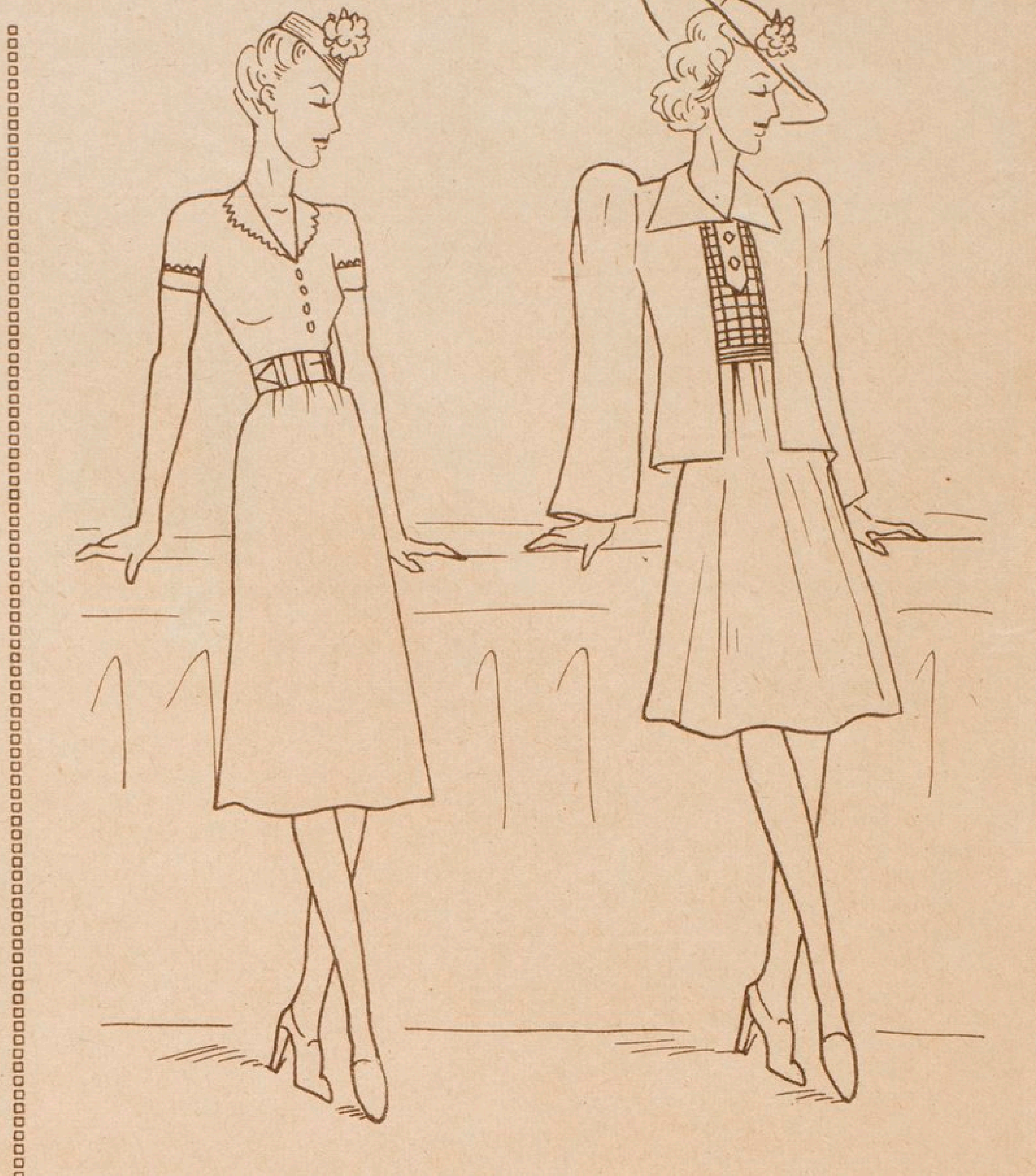


...Si vous êtes trop lasse, à la fin de la journée, c'est que vous demandez trop à vos nerfs et que vous ne savez pas utiliser vos moindres instants de loisir pour vous détendre. Après une journée de travail, si vous vous sentez la tête lourde, les épaules raides, c'est que vous n'avez pas su vous lever, toutes les deux heures environ, pour marcher quelques instants en respirant à fond et en rejetant les épaules en arrière.



POUR ETRE TOUJOURS EN FORME, n'oubliez pas de faire, chaque matin, des exercices de culture physique, prenez une douche qui vous stimulera et activera la circulation de votre sang. Profitez de vos dimanches pour aller au grand air et au soleil. Tout ce que vous emmagasinerez ce jour-là vous permettra de mieux travailler durant la semaine, en ressentant une fatigue beaucoup moins grande.

Si vous êtes grande et maigre



Ne portez pas...

...DES ROBES SERREES ET TROP LONGUES, des jupes en droit fil et des pull-overs collants. Les petits chapeaux, genre képi ou toques, vous sont également interdits. Les coiffures strictes et collantes, les chignons et les ondes plates, ne vous sont pas particulièrement recommandées.

Mais portez...

AUTANT QUE POSSIBLE DES TOILETTES LACHES, qui vous laissent une grande liberté de mouvement. Les plissés, les jaquettes vagues, les blouses froncées et les grands chapeaux sont spécialement indiqués dans votre cas. Coiffez-vous avec des boucles floues, qui équilibreront davantage votre silhouette.

ON DIT QUE L'ARTICHAUT EST BON POUR LE FOIE

ON A, A LA FOIS, RAISON ET TORT. En effet, les feuilles sont largement employées en médecine contre les affections hépatiques. Mais cette feuille n'est pas celle que nous mangeons : c'est celle qui garnit la tige de la plante. Nous n'en voudrions pas, car elle est de saveur extrêmement amère. La feuille comestible est une fausse feuille, on ne lui connaît aucune propriété spéciale, on la soupçonne même de « faire manger de l'air », ce qui provoque des troubles d'estomac (aérophagie).

LA DISTINCTION

La plupart des gens attribuent la distinction au vêtement. En général, évidemment, l'habit pourrait fournir de précieuses indications sur la personne qui le porte. Trop recherché et somptueux, il exprime le désir d'étaler sa richesse, surtout chez ceux qui n'y sont pas encore habitués ; trop voyant, excentrique, il veut attirer les regards sur une tournure ou un visage qu'on aurait intérêt à mieux dissimuler ; négligé, débraillé, d'un goût douteux, il annonce une personne vulgaire ou bien — car on peut se tromper parfois — un esprit d'élite qui ne s'attache pas à l'apparence des choses, qui vit un peu dans l'irréel, comme certains artistes ou certains savants.

Pourtant, en général, être vêtu avec soin, c'est déjà un élément de la distinction.

Combien de femmes (et d'hommes !) distinguées par leur élégante silhouette et leurs toilettes réussies devraient, pour conserver leur distinction, ne jamais ouvrir la bouche... L'accent, le ton élevé, les mots vulgaires ou, au contraire, exagérément prétentieux, les classent aussitôt, pour un observateur intelligent, dans la catégorie des gens vulgaires. Les gestes révèlent, eux aussi, à qui l'on a à faire : pousser ses voisins, s'affaler sur un fauteuil d'un air béat, donner des poignées de main à tout venant, converser avec un accompagnement de claques joviales, contredire d'une manière désagréable en fonçant sur l'interlocuteur... J'en passe et des pires... Tout cela — est-il nécessaire de l'ajouter ? — est fort loin de la distinction...

La distinction réside, avant tout, dans la personne morale. On peut, certes, l'acquérir à la longue, par des efforts constants, mais généralement on naît avec elle, puisqu'elle dépend de la qualité de l'âme. La noblesse, la richesse n'y font rien : il y a des gens « bien nés », comme on dit, qui, avec des dehors d'aristocrate, agissent comme des goujats; par contre, il y a des personnes d'humble extraction qui ont une noblesse innée dans le caractère et dans les mœurs, une distinction racée qui vient de leur cœur.

Le tact est la qualité essentielle des gens distingués. Ils peuvent n'avoir jamais mis les pieds dans un salon, ils ne feront jamais d'impairs, car ils ont une espèce de flair moral qui les guide en toute occasion. Ils savent, par exemple, que questionner, faire preuve de curiosité est essentiellement vulgaire ; que se vanter, devant ceux qui en sont dépourvus, de sa richesse, de son savoir, de ses titres, décorations, santé, réussites, rang social, etc., est une vilenie.

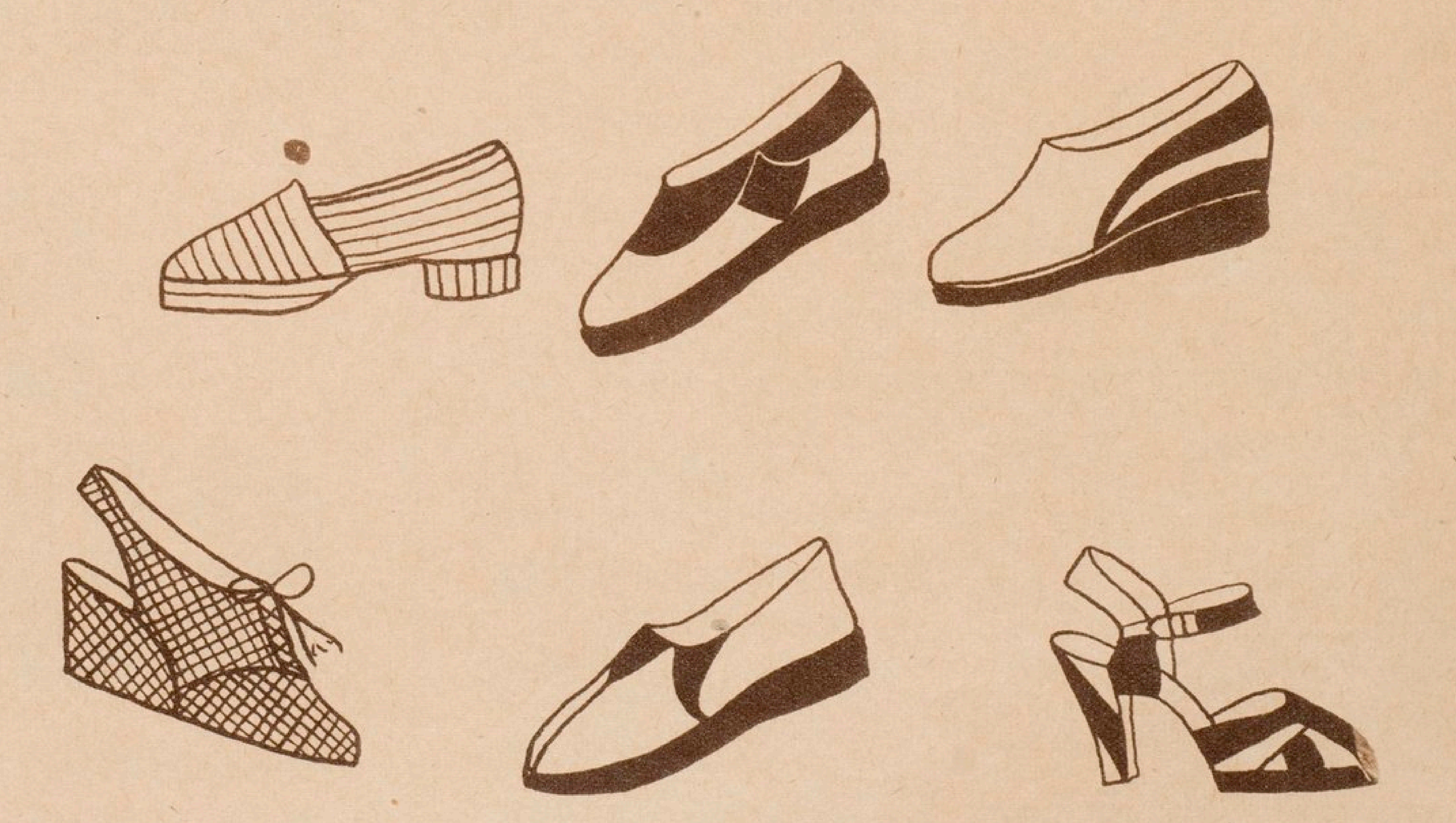
Les gens distingués savent également que parler de soi-même sans fin, et d'une façon intime, est le propre des gens vulgaires.

Etre distingué, c'est être simple et vrai, ne pas se mettre trop en avant. Car si l'orgueil marche de pair, parfois, avec la distinction, la vanité doit être exclue.

Etre distingué, c'est aussi être réservé ; trop d'exubérance nuit à la distinction extérieure. Il faut s'imposer une certaine tenue, que les Anglais appellent le « self-control ».

ANNE-MARIE

LES CHAUSSURES PRATIQUES DE L'ETE 1941



Une chaussure, pour être vraiment confortable, doit soutenir le pied, assurer un maximum de bien-être, permettre une démarche aisée.

Depuis le début de la guerre, les femmes, délaissant les hauts talons, ont opté pour les souliers plats ou à petits talons américains.

Pour cet été, la plupart des chaussures sont composées de deux teintes mélangées, telles que blanc et noir, blanc et marron, blanc et marine, beige et marron, bleu clair et bleu marine, rouge et blanc, etc... Tout est question de bon goût personnel et d'esprit inventif. Les fantaisies les plus osées sont admises. La porte est largement ouverte à toutes les innovations.

C'est à vous qu'incombe, Mesdames, le soin de savoir combiner harmonieusement les couleurs de vos prochaines chaussures.

Pour vous aider dans votre choix, je vous propose aujourd'hui six modèles inédits qui assureront un maximum de confort à vos pieds, tout en vous permettant d'être élégamment chaussées.

N'oubliez pas qu'avec un peu de patience vous arriverez à choisir une paire de souliers qui pourra aller avec plusieurs robes. Point n'est besoin de se ruiner pour être impeccablement chaussée. Réfléchissez avant de faire vos achats et demandez-vous si tel modèle qui vous plaît conviendra à vos robes. Les temps sont durs, sachez être ingénieuse et efforcez-vous d'être élégante sans gaspiller votre argent.

VOULEZ-VOUS PLAIRE ?

VOICI CE QUE VOUS CONSEILLENT...

...CAROLE LOMBARD

Etudiez bien les hommes, car il n'y en a pas deux de semblables, et ce qui plaît à l'un peut déplaire à l'autre. S'il est quelqu'un que vous voudriez attirer tout particulièrement, sachez découvrir les sujets qui l'intéressent et faites en sorte de paraître vous y intéresser vous-même.

Ne vous jetez pas à la tête de celui qui vous attire. Soyez, au contraire, réservée et laissez à l'homme le soin de vous faire des avances. Ne commettez pas l'erreur d'avoir toujours un caractère égal, car cela pourrait, à la longue, engendrer la monotonie. Montrez-vous parfois douce et conciliante à l'excès, quitte à être, le lendemain, capricieuse et coquette.

Sachez toujours donner du courage, et soyez une source de gaîté pour celui qui vous connaît. Que l'homme soit certain de toujours trouver auprès de vous un potentiel suffisant de force qui l'aidera à surmonter toutes les épreuves. Mais laissez-lui toujours l'impression qu'il est le plus fort. Un homme, si faible soit-il, aime avoir la certitude qu'il protège et domine la femme.

...VIVIEN LEIGH

Toute jeune fille qui recherche l'amour doit placer l'homme à un rang supérieur au sien. Il faut que le mâle ait l'illusion de sa supériorité, même si, en réalité, la femme lui est supérieure à tous les points de vue.

L'homme est un conquérant qui aime lutter pour obtenir l'objet de ses désirs. Donc, quoi qu'il arrive, ne lui montrez pas trop qu'il vous a conquise et que vous êtes entièrement sous sa domination.

Beaucoup d'hommes sont attirés par une atmosphère de danger qu'ils respirent auprès de certaines femmes. Quoi qu'on dise, les représentants du sexe fort avoueraient, s'ils étaient vraiment sincères, qu'une certaine incertitude et un doute léger créent une émulation qui ne manque pas de charme. Bien entendu, il y en a beaucoup parmi eux qui préfèrent la femme maternelle et douce : confidente à laquelle on ne cache aucun de ses ennuis, et qui est toujours une consolatrice délicate.

Comme on le voit, c'est à la femme de savoir être suffisamment psychologue pour prendre l'homme selon ses moments et selon son humeur. Et celle-là sera vraiment heureuse, qui saura agir avec finesse et précaution.

...PAULETTE GODDARD

En ces jours où il existe tellement de jolies femmes, il est nécessaire de posséder d'autres qualités pour être heureuse en amour. Je crois que le charme est un des plus puissants attributs en la matière.

Et c'est aussi mon opinion que le charme peut être cultivé.

Chaque homme a ses moments de tristesse et de découragement. La personne qui saura lui apporter un peu de réconfort lui sera immédiatement sympathique. Un certain sens de l'humour constitue un élément très important du charme.

L'homme aime qu'une femme soit gaie et toujours heureuse, qu'elle s'intéresse à tout ce qu'il dit et partage les mêmes goûts et les mêmes opinions que lui. Peu importe si cette femme n'est pas jolie, si elle possède les qualités qu'il cherche et qui le touchent le plus.

CONSEILS A MES NIÈCES

Nièce « Véronique »

Vous ne devez pas hésiter une seconde. Votre devoir vous oblige de demeurer, malgré tout, auprès de vos enfants. En les quittant, vous donnez raison à votre mari qui pourra, s'il le veut, vous empêcher de les voir à l'avenir. Et ce n'est pas ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Bon courage et tenez-moi au courant de ce que vous comptez faire.

Nièce « Scarlett »

Ne croyez pas que les hommes, tous les hommes, sont des êtres malhonnêtes qui n'ont qu'un but : briser les cœurs des femmes. Il existe encore, fort heureusement pour nous toutes, d'honnêtes jeunes gens qui peuvent donner un vrai bonheur à leur épouse. Cessez donc de considérer tous les représentants du sexe fort comme des êtres nuisibles et tâchez de trouver, parmi eux, celui à qui vous pourrez confier votre vie.

Nièce « Annette Katzounos »

Contre le déchaussement de vos dents et le saignement de vos gencives, voici une recette qui m'a été donnée par un dentiste et que j'ai moi-même essayé avec de bons résultats : tanin : 8 grammes ; teinture d'iode : 4 grammes ; iodure de potassium : 1 gramme ; teinture de myrrhe : 5 grammes ; eau de rose : 200 grammes. Rincez-vous la bouche deux fois par jour avec un demi-verre d'eau contenant une cuillerée à café de ce remède.

Nièce « Nageuse »

Vous trouverez prochainement dans une de mes rubriques un article complet sur la natation. Ce sport est vraiment complet, car il fait travailler en même temps tous les muscles du corps. Il développe la poitrine, muscle les bras et les jambes et redresse les dos voûtés. Mais, avant de commencer vos leçons de natation, consultez votre docteur pour voir si ce genre d'exercice vous est permis après votre longue maladie.

Nièce « Perche ? ? ? »

Vous pouvez m'écrire en italien, je parle et lis votre langue. Vous ne semblez pas vous rendre compte que, dans ces moments exceptionnels que nous vivons, toutes nos petites peines personnelles doivent passer au second plan. Pensez à ceux qui luttent et meurent héroïquement et vous vous sentirez toute changée. Ne faites pas de votre « moi » le centre de vos occupations si vous voulez retrouver le calme de votre esprit.

Nièce « Maman désespérée »

Mais non, Madame, vous êtes seule à mériter tout le blâme, car c'est vous qui avez tellement gâté cet enfant en lui donnant toujours tout ce qu'il désirait. Ce n'est pas ainsi que l'on forme un futur homme. Il faut inculquer l'esprit de discipline aux enfants si l'on veut qu'ils réussissent plus tard dans la vie. Mais il n'est certainement pas tard pour commencer à vous ressaisir. Soyez très stricte avec votre petit, que ses larmes ou ses cris n'arrivent pas à faiblir votre décision.

Nièce « Pervenche aux yeux pers »

Vous pouvez mettre une touche de fard violet sur vos paupières à condition de ne pas trop exagérer, ce qui durcirait votre regard et vous vieillirait considérablement. Pour vos cheveux, rincez-les régulièrement, après chaque lavage, avec une infusion de camomille. Ils conserveront ainsi leur couleur naturelle.

Nièce « Aicha K. »

Tous vos renseignements me concernant sont archifaux. Je ne suis pas une vieille grand'mère, je n'ai pas quatre enfants et mon mari n'a pas été tué au front. Donc... tâchez d'être meilleur détective la prochaine fois. Je ne vois pas pourquoi je devrai vous donner des renseignements sur ma personne. Je suis une femme comme toutes les autres, croyez-moi.

Nièce « Barbara »

Je vous attendrai à la date convenue. Il ne faut pas vous décourager, quoi qu'il arrive. Je penserai et prierai pour vous, petite amie inconnue qui avez tant de peine. Vous verrez que, peu à peu, tout s'arrangera. Sachez seulement patienter pendant un certain temps en attendant de traverser cette impasse.

Nièce « Antinéa »

Vous avez menti à ce jeune homme et vous vous plaignez qu'il vous ait abandonnée, lorsqu'il a appris toute la vérité à votre sujet ? Pourquoi ne lui avez-vous pas, dès le début, raconté votre passé orageux ? S'il vous aimait, il aurait compris et il vous aurait certainement pardonné. Essayez de lui expliquer, maintenant qu'il sait tout, que c'est seulement l'idée de le perdre qui vous a empêché de lui raconter votre vie.

TANTE ANNE-MARIE

CARNET

AVOIR RAISON

Il y a des gens qui veulent, à tout prix, avoir raison. Lorsque leurs interlocuteurs ne sont pas de leur avis, ils deviennent violents et, parfois, vulgaires.

La certitude d'avoir raison n'empêche pas la douceur des mots. Il y a un orgueil stupide dans la façon brutale d'affirmer le vrai — ou plutôt ce que l'on croit être le vrai.

Pourtant, cette manière d'agir nuit singulièrement aux thèses que l'on soutient. Aujourd'hui surtout, dans l'inextricable amas de doutes qui enveloppent les âmes, rarement une parole tranchante et froide pénétrera. Si elle parvient à le faire, ce sera pour blesser et faire souffrir...

La charité et la douceur ont, seules, le don de pénétrer à travers tous les obstacles élevés par l'intelligence ou le raisonnement. Ce sont elles qui renversent les barrières et aident à établir un esprit de compréhension et de collaboration entre les individus et les peuples.

Savoir soutenir sans flamme ni parti pris une idée que l'on croit juste, c'est là le meilleur moyen de discuter...

Pourquoi N'UTILISEZ-VOUS PAS LE CITRON POUR...

- *Vos coudes qui sont rouges ou granuleux ? Ils seront très laids à voir, surtout avec les manches courtes, si vous ne les soignez pas dès à présent. Coupez un citron en deux et frottez chaque coude, avec une des moitiés, en tournant en rond, comme si vous vouliez en extraire le jus. Passez un peu de crème ensuite, et vous verrez que vos coudes ne vous feront plus honte.*
- *Vos cheveux, si vous êtes blonde ? Après votre shampooing, ajoutez quelques gouttes de citron au dernier rinçage. Votre chevelure gardera sa couleur et sa souplesse.*
- *Votre baignoire, si elle est sale, ou pour votre évier, s'il n'est pas très net ? Emplissez la moitié d'une tasse de jus de citron, ajoutez une bonne pincée de sel et frottez très fort la partie à nettoyer. Elle redeviendra blanche immédiatement.*
- *Nettoyer votre blouse tachée d'encre ? Versez tout de suite quelques gouttes de citron sur la tache. Laissez reposer pendant une demi-heure ou plus, selon la dimension de la tache. Lorsque vous laverez votre blouse, la tache aura disparu comme par enchantement.*
- *Votre salade de fruits ? Afin que ces derniers ne noircissent pas trop vite, arrosez-les immédiatement de jus de citron. Cela, d'ailleurs, leur donnera une saveur supplémentaire...*

COLUMBIA PICTURES présente

JOE E. BROWN
FRANCES ROBINSON

dans

SO YOU WON'T TALK

Double dose de fou-rire... avec Joe Brown dans le double role d'un gangster dangereux et d'un paisible citoyen !



DU LUNDI 12 AU DIMANCHE 18 MAI AU CINEMA **ROYAL** Tél. 45675 59195 R.C. 5815

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

AU PROGRAMME
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

WARNER BROS. présente

EDWARD G. ROBINSON

dans

A Dispatch From Reuters

avec

EDNA BEST
EDDIE ALBERT

Reuter ! Son nom est dans tous les journaux ! Dans toutes les radios ! Le monde entier écoute lorsque

R-E-U-T-E-R P-A-R-L-E

AU PROGRAMME :
BRITISH MOVIETONE NEWS
arrivé par avion.

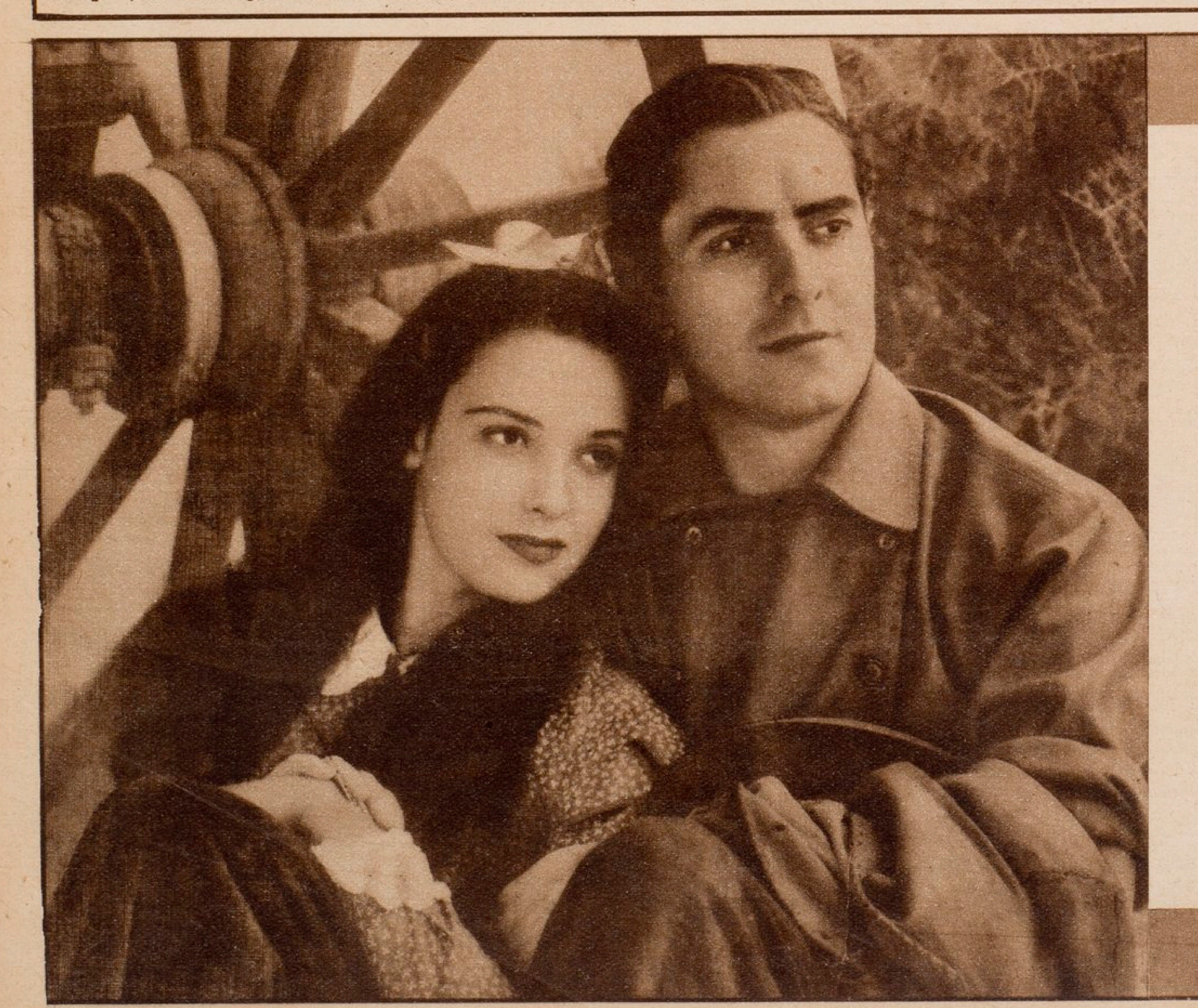


DU LUNDI 12 AU DIMANCHE 18 MAI AU CINEMA

DIANA PALACE

Tél. 47067 47068 47069

Chaque jour trois représentations à 3h.15, 6h.30 et 9h.30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10h.30 a.m. a prix réduits.



20th CENTURY-FOX présente

Tyrone **POWER** ** *Linda* **DARNELL**

dans

BRIGHAM YOUNG

PRODIGIEUX ! PASSIONNANT ! Une race à la recherche d'un foyer... un peuple à la conquête d'un empire... mené par un des plus purs géants de l'Histoire Américaine !

AU PROGRAMME
BRITISH MOVIETONE NEWS arrivé par avion.

DU MARDI 13 AU LUNDI 19 MAI AU CINEMA

METROPOLE

Tél. 58391 R. C. 7374

Chaque jour trois représentations à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m.
Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.